

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : C. MÉLIN,
1, rue de Jussieu, 1.

Les Annonces sont reçues

Chez M. V. Fournier, rue Confort, 14

LYON

LES CURIEUX INCIDENTS DU CONCOURS HIPPIQUE

Guerre aux Souteneurs ! — MM. Olivier, Lapeyre et C^{ie}

Tirage justifié :
25.000 N^{os}

Lire à la 2^e page
LA
BRASSERIE DU TÉLÉGRAPHE

Guerre
AUX SOUTENEURS !

Bravo, messieurs les étudiants, bravo !
Voilà qui est de la bonne besogne.
On connaît l'aventure. Les habitants du
jovieux pays Latin sont jeunes ; partant
ils aiment à rire. S'ils ont renié la grande
Bohème que Marger immortalisa ; s'ils ont
abattu le reversier ou se pendit Gerard de
Nerval, ils n'ont pas moins conservé intact
le culte de la gaité. Les fantômes ravissants
de Mimi et de Musette errent encore les
jeudis et les vendredis soirs, dans ce coin ignoré
des profanes, derrière le Luxembourg, où
s'élevaient, jadis, le Prado et la Closerie
des Lilas. Bullier succède à la Chaumière ;
c'est le bal de la jeunesse studieuse.

Nos grands hommes, à l'état d'embryon,
y sont entrés, plus jovieux de tenir sous leur
bras, celui d'une beauté facile, très bonne
fillette et pas du tout bégueule, que, trente ou
quarante ans plus tard, un portefeuille de
ministre ou une serviette d'avocat. Bullier
est à deux pas de la rue Racine, où, dans
les greniers on veille si tard. La rue des
Grès qui vit s'épanouir toute l'idylle des
Champ-Fleury et des Rodolphe s'ouvrait
dans ces parages. On va à Bullier en pas-
sant par la Sorbonne : c'est même un che-
min fort direct. Le boulevard Saint Michel,
cette artère intelligente et féconde de la
grande ville, y mène tout droit. C'est le
quartier mystérieux, où, tout gamin, je me
promenais ravi, étonné par ces hautes fe-
nêtres sans luxe, derrière lesquelles glis-
saient des rideaux verts sur les tringles.
C'étaient les ateliers de nos peintres et de nos
sculpteurs. Parfois à ces croisées, venaient
s'accouder de très bizarres jeunes femmes,
singulièrement drapées, ayant dans leurs
poses des airs de madones qui danseraient
le cancan. Après d'elle, le rapin, seraient
dans une barbe à la Jésus-Christ. Je ne
voyais point de ces têtes-là, rue Saint-
Denis. Les petites femmes étaient simple-
ment des modèles au repos. Les chefs-
d'œuvre se perpétuaient, à ces messieurs
et ces demoiselles, c'était le génie prenant
le frais. Ce quartier est tout un monde : il
est calme et il est vivant ; on y pense et on
y parle. La fièvre de Paris, la fièvre intense,
à son foyer, dans ce faubourg, en apparence
si tranquille dans ses rues et si léger sur
son boulevard. Bullier est le trop plein du
cerveau en fusion. Il s'élève avec ses pré-
tentions d'Alhambra, sur les confins de ce
peuple bizarre qui d'unemain, feuillette un
code et de l'autre retourne Nana.

Nana ; c'est la grisette moderne. Point
d'esprit, point de cœur, point de talent.
Bête et sensuelle : une chienne de carrou-
four qui présente sa note. Tell nous la
connaissions ici, telle nous la retrouvons là-
bas. Le vice est un moule ; elles s'y sont
toutes formées ou déformées. Je ne veux
point gémir sur la grisette de Paul de
Kock. Elle est allée rejoindre les vieilles
lunes. A chaque instant, un chroniqueur
aux abois retracé le profil de Lisette et s'é-
crie avec un ancien bohème devenu mi-
nistre :

Car il n'est plus, le vieux quartier latin...
Il refait l'histoire du bonnet, ce bonnet
léger qui s'enlevait si bien par dessus tous
les points. Il rappelle la robe d'indienne, le
col uni, et le tablier de soie noire avec des
petites poches. Il pleure sur les greniers où
l'on était bien à vingt ans, et il conclut en
disant : que la gaité s'en va et que la jeu-
nesse est morte.

Ce qui me console, en lisant ces lugubres
éloges, c'est que j'en connais les auteurs,
ce sont des joyeux vivants, qui ont presque
toujours écrit leurs lamentables philippi-
ques, au bord de la Marne, sous une ton-
nelle de vigne vierge, à la lueur d'un punch
et une belle fille sur les genoux.
Est-ce que la jeunesse peut s'éteindre,
voysons ? Est-ce qu'on peut supprimer le
printemps ? Il n'y a pas trente-six façons
d'avoir vingt ans, on change la chambrée
en Bullier ; on déserte Montmorency où il
y a des ânes, pour Saint-Cloud où il y a des
mirlitons ; on chante le Beau Nicolas, au
lieu du Pied qui remue, on fait du bruit à
Taibout, au lieu de faire le vide à l'Odéon ;
mais on est toujours les jeunes hommes,
épris des choses aimables et faciles et
mangeant, sur des lèvres humides de desirs,
une fraise cueillie, à deux, dans les bois.

Que ce bois soit Clamart ou Romainville.
Qu'importe ? la fraise est-elle moins une
fraise, et le baiser moins un baiser.

Mon Dieu ! nos grisettes modernes ont
l'immense tort d'être horriblement maquil-
lées et horriblement cher. Mais, à qui la
faute ? Elles adorent les écrivains. J'avoue
que les écrivains sont plus coûteuses que
la galette. Aussi, ce sont presque des dames
du monde. Elles disent : « C'est infect !...
Oh ! quelle horreur ! » Elles s'évanouissent
au bon moment ; elles jouent du piano, elles
causent pur-sang ; handicap : elles savent
le cours de la Bourse, elles haurissent :
cotes et cottes ; on les tripote et elles tri-
potent. Puis, elles ont des robes qui font du
volume ; des jupons qui balayent l'asphalte,
des corsages très savants, qui colent si
bien qu'on devine ce qu'on aurait en payant.
Leurs coiffures sont des trouvaillies. Elles
ne travaillent pas : c'est le secret de leurs
mains blanches ; au delà du Boul'Mich !
elles sont des goumeuses, en deçà, des
étudiantes. Leur état civil change selon les
habitudes.

Grattez bien l'étudiante ; vous trouverez
la grisette dessous seulement, la grisette
faite lorette. On a été longtemps la Dem-
iselle aux trois jupons, on veut devenir la
Dame aux Camélias. On a l'amour du luxe,
de l'appartement chic, de la table savam-
ment servie. Jeûner ! des nêles ! aimer pour
aimer : quelle bonne histoire ! L'amour
c'est de la viande. Nana ne ronge pas les
os, même les os de poulet. Nana fait du fla-
fia ! de l'épate, Nana a du chien Nana,
quand elle émigre, traîne la chausse d'Ant-
in au quartier Latin. Mais, encore une
fois, à qui la faute ?

A nous. — On a voulu des robes faisant
froufrou, des grands capeaux, des petites
botines et des hauts talons — On a tout
cela : mais tout cela coûte, mon bel ami.
La couturière, Adrienne Roux sait ce qu'en
vaut l'aune. Mademoiselle Musette gagnait
sa journée en enfant des perles. Le jour,
où, elle a échangé son bonnet contre un
capeau, sa robe de mousseline contre une
robe de soie, ses petits souliers à boucles
contre des bottines Louis XV, elle a réfi-
chi très longuement, elle a planté là, le
pot de colle ; elle a loué un très grand loge-
ment au premier, mais ça n'a pas été pour
enfiler des perles. Bullier ne l'a plus fêlée
que parée comme une chassa. Messieurs
les carabins ont chanté les splendeurs de
sa mise : Comme avec art les mièr...
Les polaches lui ont gazouillé des boboles,
littées de l'impeccable Théo. Ils ont rimé
ses dentelles, chassonné ses satins ; ils lui
ont donné des noms grecs, des noms hin-
dous, des noms japonais : ils ont, futures
robes noires, exalté les mérites des robes
roses : hommage de la plume aux plumes.
Ils ont payé.

Ils ont de l'esprit ; l'esprit agace : Nana
s'est ennuyée. Elle a fini par bâiller en
les écoutant : elle n'est plus allée — elle ne
va plus — à Bullier que par amour du mé-
tier, rieuse parce que ses dents sont blan-
ches et point vertueuses, parce que la vertu
ne mène à rien. Elle se moque ; elle est de-
venue plus sceptique que ses sceptiques
amants. Elle ne tressaille pas plus sous
leurs baisers, qu'un cadavre sous le scalpel.
Et son déseuvrement a engendré Alphonse.

Il s'est faufilé, lui, l'ignoble imbécile, le
goujat sans tournure, le porc d'amour à
l'engrais. Il a profité de l'obscurité de la
chambre, il s'est installé sous le lit : le
dessus était occupé, il a entendu les cas-
sures sans bondir de haine, mais il a en-
tendu tinter les louis d'or en sautant de
joie. Le jeune Eliacin parti, il a repris la
place. Et, il a eu ce que l'autre n'avait pas :
ce sont des tressaillements vrais, le baiser qui
se donne, la volupté dans une étreinte, l'a-
bandon tout entier d'un être. Et il n'a pas
payé ; mais on l'a payé.

Seulement, Eliacin, étant beau, brave,
généreux, de l'esprit ; un esprit facile et
léger, homme du monde, élégant, causeur,
aimable, ayant des pruderries charmantes,
des retenues d'amoureux que sa passion
entraîne et relâche. Il a, peut être, tremblé
en embrassant l'épaule, et senti bouillon-
ner son sang au contact du chaud épider-
me. Eliacin est naïf, il a dit à Nana un
sonnet sur sa gorge ; il en a comparé la
blancheur aux lis ; il a cité toute une stro-
phe de la Divine Comédie : le passage où
Françoise laisse tomber le livre...

Alphonse n'a pas eu cette fraîcheur, cette
poésie, ces égards dans la volupté, ces
délicatesses dans l'enlacement. Il a été tout
bonnement, tout bestialement, tout cyni-
quement le mâle : le mâle qui est brutal
grosier, ignoble et puant.

Il a embrassé comme on mord ; il a de-
mandé comme on ordonne, il a touché
comme on frotte. Pas un mot pas un geste
que l'amour commande et demande. Elle
elle a été tendre, voluptueuse ; elle l'a
trouvé beau, parce qu'il était fort et elle a
été ; non seulement sa maîtresse, mais son
bien, mais sa chose. Plus encore sa vache
à lait : elle l'a gavé de vin, après l'avoir
saoult d'amour. Et, il est sorti de chez elle,
gorgé d'air, superbe d'imbécillité, menaçant
hautain. Elle l'a accompagné rampante,
tremblante sous cet oeil féroce ; femelle
donnant la bequée à un mâle.

Alors, Alphonse a en vah, le bal joyeux,
où le plaisir prend ses ébats dans les tour-
billons d'une valse ou d'un quadrille popu-
laire. Il s'est assis à la Source, à la Jeune
France, ailleurs, dans un coin, seul à
table ; satisfait, content de lui, le ventre
constellé de pesantes brocheuses d'or, et les
doigts ronds en saucisses chargés de ba-
gues. Là, il a guetté, non en amant joi-
eux, mais en pourceau cynique, le succès de la
femme de tous les hommes, qui dit en par-
lant de lui : mon homme. Il a suivi les
coups mystérieux ; il a sondé l'apport du
capital dans ces amours intéressées. Son
soudaco a grandi. Il s'est étalé au grand
jour. Il s'est promené sur les boulevards
éclaboussant de sa boue gluante les gens
de bien ; parlant son langage infâme, en
plein public, triomphant ; le maître, com-
me si la rue était aussi sa prostituée.

Les préfets de police ont été impuissants.
Les décrets sur la voirie n'avaient pas pré-
vu Alphonse. Alors, les étudiants se sont
ligués : ils se sont armés de gourdin, ils ont
rossé les drôles. Les étudiants ont bien fait.

Rien n'est plus vil, que le métier de sou-
teneur. Exploiter ses vices : est ignoble ;
exploiter les vices des autres : est infâme.
Je suis sans tendresse pour l'hétaire pour-
tant je lui pardonne. Mais comment flétrir,
le misérable qui vit à ses dépens ; qui at-
tend derrière la porte, qu'un passant ivre
ou amoureux ait quitté le lit au fond de
l'alcôve, pour demander sa rançon ? Boire
la sueur que le plaisir ou son spectre fait
couler ! On reste atterré devant l'énormité
de cette besogne.

Il y a de la hardiesse dans le vol, il y a
de la grandeur dans le crime. Cartouche
m'émeut, Mandrin m'étonne, Troupmann
m'effraye, Alphonse me dégoûte. Il est au-
dessus du plus vulgaire chourineur, au-
dessus du dernier grincheux. Il ne mérite pas
la prison ; il ne mérite pas l'échafaud : c'est
un être immonde ; le premier venu devrait
avoir le droit de le tuer, en place publique,
comme un animal venimeux dont la bies-
sure ne se guérit pas.

Les étudiants de Paris ont bien fait, mais
ils n'ont pas fait assez.
Ils feront mieux. La jeunesse veut rire,
mais elle veut que son rire soit sain. Les
futures médecins ont assaini leurs bals
joyeux ; c'était leur droit. Je me demande
pourquoi on le leur conteste. Il est juste,
pourquoi, qu'on écarte des sentiers où
poussent les violettes, les charognes qui les
empêchent.

Notre Lyon, quelque nuit, en fera autant.
Ils débarrasseront les rues, nos promena-
des, nos cafés, nos squares, nos bals, de ces
tristes sires. Ça grouille, ça pu, ça cor-
rompt. L'amour, même l'amour vénéral,
même l'amour qui fleurit entre la fange
des pavés, est souillé par ces corbeaux des
alcôves docteurs.

Messieurs les étudiants de Lyon, la chasse
aux mangeurs de femme est ouverte. Pour
ce gibier-là, point n'est besoin de foude.

E. DESCLAUZAS.

LES RENTIÈRES

A ELODIE VALOIS,
30 ans, rentière.

Elles ont des petites rentes
Et des rentes qu'elles se font.
Pour ces fiancées charmantes,
Le Grand-Tièrre c'est le chiffon.

On les tripote, elles tripotent.
Et, dans ce grand monde embelli,
Savantes, elles boursicotent
Sans même sortir de leur lit.

Elles en prennent à leurs aises
Avec leurs opérations :
Ce sont toujours les plus mauvaises
Qui sont les bonnes actions.

Choses, ma foi, fort étonnantes,
Leur capital — fruit défendu
— Ne peut leur rapporter de rentes
Que s'il est tout à fait perdu.

Elles sont des mouches très fines,
Très fines — oh je les connais !
Elles spéculent sur les mines ;
Mais sur les mines de... niats.

Chez elles, l'or s'entasse en piles ;
Dessous, l'amour se dit vaincu,
Car elles sont surtout habiles
En l'art de manier l'écu.

Rentières ! Quel titre superbe !
Toi, qui leur donnes tout ton bien,
O jouvencœur, naïf imberbe,
Sais-tu d'où cet argent leur vient ?

Elles n'ont point rouillé d'aiguilles,
Pourtant ces merveilleux trésors,
Elles les ont gagnés, ces filles,
A la sueur de leurs beaux corps.
Karl MUNTZ.

PROGRÈS & BAVARD

Tremble ! Bavard tremble ! Ta dernière
heure est proche ; les lois de Monsieur
Humbert vont l'atteindre, terribles, et vau-
d'or un instant adoré, te jeter à bas d'un
seul coup. Le Progrès, ce journal qui pro-
fite de son titre menteur, pour combattre
les idées saines et marcher à reculons,
cette écrivaine de la Presse lyonnaise, le
Progrès l'a dit.

Le Progrès éjacule contre nous sa prose
la plus vénimeuse, nous assaille de ses
phrases les plus ronflantes, nous bombarde
de ses plus méprisantes tirades ; ses ré-
dacteurs, chauffés à blanc, aiguissent fu-
rieusement leurs plumes de Tolède, ses
Martinoni s'émouvent, le Progrès s'em-
ballé !

Nous pourrions reproduire ici l'entrefilet
émanant du cerveau d'un progressiste en
délire et paru samedi matin dans la feuille
du sieur Delaroche, mais nous respectons
trop nos lecteurs pour leur donner des
journaux dont l'odeur nauséabonde pour-
rait faire supposer qu'ils ont préalablement
servi à envelopper les articles premier
choix de l'écaillère du coin.

La feuille du sieur Delaroche, prenant
la défense du nommé Louis Git, qui s'est
permis de se gratifier, en plein concours
hippique, des qualificatifs les plus malsou-
nants, m'injurie à son tour d'une façon
ignoble. Tu n'as qu'à bien te tenir, vil re-
cueil d'élucubrations burlesques ! Sans
doute, venant de si bas, les injures que vo-
missaient ces marauds, ne pouvaient guère
s'élever qu'à la hauteur de mes bottes.
Mais, elles ont une dignité mes bottes ; mon
devoir est de les faire respecter de ceux à
qui je croisais faire beaucoup d'honneur
en les stigmatisant au verso du seing de ma
semelle.

Les grossièretés d'un Alphonse sont choses
de bien piètre valeur, que cet Alphonse
soit celui de la dernière fille de trottoir et
qu'il soit coiffé d'une casquette à trois
ponts, ou que ganté de paille et vêtu à la
dernière mode, ce soit le protecteur de
Marguerite la Nantaise.

Quant au patron du Progrès-Turn ou
sieur Léon Delaroche, il m'amuse fort lors-
qu'il parle de chantage ! Le chantage entre
tellement dans les habitudes de ce gentil-
homme, qu'il voit du chantage partout.
Toi, qui es grand maître dans l'art de faire
chanter, tu oublies donc Léon mon ami, les
échecs après de Messieurs Francis Genin,
Lévy et tant d'autres. Tu oublies donc les
étreintements parus dans tes colonnes au
sujet de ceux qui se refusaient à te faire
confectionner leurs affiches ! Tu oublies
donc qu'hier encore une question Chan-
tatoire te faisait perdre ton rédacteur Pey-
routon ? Sang Dieu ! ta mémoire est bien
courte mon camarade !

Ta mémoire est bien courte mon cama-
rade et j'avoue que pour un agent de
change failli, tu ne manques pas d'au-
dace !
Le Progrès qui en sa qualité de « jour-
nal le mieux informé » raconte les évé-
nements avec une inexactitude du meilleur
gout, a reproduit dans un style écorçant (!?)
les racontars grotesques du matamore
qu'il avait, vendredi dernier, délégué au
Concours hippique.

La jeune personne dont le Progrès
prend la défense en termes si élogiques et
qui s'étant levée me cracha, dit-il, à la
face tout le bien qu'elle avait à dire de moi,
cette jeune personne n'est autre que la
nommée Elodie Valois, celle-là même que
tu expulsas jadis si violemment des bureaux
du Petit Lyonnais, Monsieur Delaroche !
Tes sentiments sont bien changés à son
égard.

L'individu répondant au nom de Louis
Git, qui paraissait tant s'offusquer de notre
présence au concours, le nommé Louis Git,
qu'il est facile de reconnaître à l'enver-
gure de ses nageoires et qui prétend que
nous ne pourrions pas vivre sans le petit
commerce qu'il exerce lui, avec tant de
succès, au lieu de lever le nez d'un air
d'ongichotchesque et de déclamer ses rodo-
mondades, ferait bien mieux de payer les
innombrables dettes qui le font, à chaque
pas butter sur le pavé de Lyon ; il pourrait

ainsi circuler un peu plus librement, sans
courir le risque lorsqu'il a savamment
évité une connaissance à qui il doit deux
cents francs, de se cogner le nez contre une
autre à qui il n'en doit que soixante-
dix.

Le sort en est jeté ! Bavard tu n'as plus
qu'à recommander tes presses à Dieu. Le
Progrès te montre du doigt la loi Hum-
bert, comme un montre de loin, au com-
damné, l'échafaud dont on va lui faire gra-
vier les gradins.

Préparez-vous au plongeon ! nous dit le
sieur Delaroche, l'ère de la pornographie
va finir ; vous pouvez congédier votre
escouade de typographes, vous pouvez je-
ter tous ces travailleurs sur le pavé !!
Courbez le front ! on va... vous couper la
tête !!

Mais battez d'estrade que tu es, tu ne
sais donc pas que la pornographie nous
compte parmi ses ennemis les plus achar-
nés ! Qui des deux atteindra-t-elle la loi
Humbert, du Bavard qui depuis qu'il existe
n'a jamais reçu le plus petit avertissement
du parquet, qui n'a jamais laissé filtrer
dans ses colonnes le moindre rayon porno-
graphique, ou de toi, charlatan, qui, sous
prétexte de prime, fais distribuer à tes lec-
teurs les livraisons des Contes d'Amour et
qui fais placarder au coin des rues des af-
fiches jaunâtres, agrémentées de gravures
obscènes ?

Qu'elle vienne donc cette fameuse loi
anti-pornographique ! Nous l'attendons de
pied ferme, nous autres ! Crains-tu donc
que la prose de tes rédacteurs ne soit pas
assez alléchante, que tu fais accompagner
ton Progrès d'images que ne désavouerait
pas l'Événement Parisien.

Le Progrès, ce journal si recomman-
dable qui parle avec tant de mépris de la
race immonde des Alphonse — obéissant à
cet axiome qui dit qu'avant d'accuser son
voisin de sentir mauvais, on doit regarder
si l'on n'a pas marché soi-même dans...
l'opponax — devrait bien avant que de
fulminer des insanités, balayer les écaillies
bleuâtres et verdoyantes qui encombrant
sa salle de rédaction. Le Progrès, ce fa-
miste austère qui grimpe sur le piédestal de
la morale, nous regarde si dédaigneuse-
ment et nous montre du doigt les projets
de M. Delattre, ne songe pas qu'il en serait
la première victime. Il ne craint même pas
de se déshonorer en prenant la défense de
la fille Elodie Valois, qu'il appelle une jeune
personne et sous le nez de laquelle il irait
perdre jusqu'à brûler de l'encens. Le chan-
tage ?... n'est-ce pas là plutôt qu'il faudrait
l'aller quêrir ?

Va ! continue, Delaroche mon ami ! sou-
tiens qui tu voudras ! soutiens ton subor-
donné Louis Git, qui soutient Marguerite
la Nantaise ! Expectore tes plus vénimeuses
saletés et distribue tes dessins obscènes ! Il
est une chose que tu ne songes peut-être
pas à faire distribuer au coin des rues, c'est
l'acte d'accusation qui te fut lu en 1872 sur
les bancs de la Cour d'assises, — tu n'as
qu'à me faire signe, habile roublard et je
le ferai distribuer, moi, gratuitement après
l'avoir fait tirer à 100,000 exemplaires !
Benoît Loup.

LES
ÉCRITS PORNOGRAPHIQUES

M. Humbert, garde des sceaux, a déposé
mardi, sur le bureau de la Chambre, une
proposition de loi, tendant à réprimer les
abus de la presse pornographique.
La Bavarde félicite monsieur le garde
des sceaux.

Notre attitude ne surprendra personne.
Depuis un an, nous peignons les mœurs
légères. Notre feuille s'est fait l'écho des
bouidoirs interlopes, mais toujours d'une
plume discrète et polie. Le mot malpropre
n'est pas pour nous, le mot propre. Nous
avons été le vice tel qu'il est, mais avec
des pudeurs de gardiens de morgue, qui
mettent aux cadavres nus des ceintures de
fer. Nos colonnes sont des dalles. Nous a-
vons fait défiler le joyeux bataillon des im-
pures ; nous avons raconté la vie de cha-
cune d'elles. Nous avons montré la grosse
fille de ferme lubrique sous l'énorme co-
cotte à la mode. Si des naïfs croient encore
à l'amour de toutes ces beuveuses de bocks,
c'est qu'ils ont la crédulité chevillée au
corps.

La Bavarde est une œuvre saine : quel-
que chose comme une balayuse publique.
Aussi la Bavarde, est-elle avec M. Hum-
bert contre les journaux pornographiques.

La Chambre votera cette loi : une loi de
salubrité publique. Mais cette loi sera im-
partiale. Elle atteindra des petites feuilles
sans nom, qui livrent à la foule illettrée une
littérature infecte, elle laissera des auteurs,
désormais illustres, publier des romans na-
turalistes, dans leur hideuse crudité. On
ne lira plus les grivoiseries bêtes et écœur-
rantes de tels et tels drôles, mais on lira
toujours l'accouchement dans Pol-Bouille.
Le roman aura droit de cité ; il s'étalera à
la place d'honneur dans le salon, étant le
livre du jour. La chaste jeune fille le feu-
illettera ; se délorant inconsciemment en lisant
cette histoire qui donne la nausée, écrite
avec de la fange et du fiel.

Certes, je ne veux point comparer l'au-
teur de Thérèse Raquin à ces pauvres
diabes qui consent d'épices dégoûtantes,
une mauvaise prose afin de la faire avaler.
Je reconnais qu'il faut avoir un immense
talent pour tirer de son cerveau l'Assom-
moir, que c'est là une œuvre forte, une
œuvre véne, presque un chef-d'œuvre. Et,
c'est précisément parce que M. Zola a du
talent qu'il est coupable. En écrivant Pol-
Bouille, il savait ce qu'il écrivait ! Il a été
immond à dessein, ignoble à dessein, cor-
rompu et corrupteur à dessein. Quand on
met un tel génie au service d'une telle oc-
cure, on n'est plus une sommité de l'art,
mais une calamité publique.

Mais que Zola s'appuie sur des précé-
dents : il cite Balzac. Je me demande en
quoi il ressemble à Balzac. L'auteur de la
Comédie humaine avait, lui aussi, dans un
plan magistral, groupé les divers types de
la civilisation moderne, mais avec quel
tact, quelle délicatesse, quel esprit. Zola se
condamne en citant Balzac comme son ma-
ître. C'est reconnaître que Balzac sans tom-
ber dans l'abject savait peindre le vrai, et,
que le vrai n'est pas le laid.

Jules Claretie dit de Zola, qu'il continue
Balzac comme la rue de Pantin continue la
rue Lafayette ; c'est positif. Il est sur la
même ligne ; il entreprend la même tâche
gigantesque. Mais il édifie des bonshommes
de boue, quand Balzac édifiait des bon-
shommes de bronze. Il n'a pas découvert
Lantier, puisque Lantier c'est Alphonse.
Mes Bottes, c'est Gavroche. Coupeau, Vir-
ginité, Gervaise, sont des exceptions : ce ne
sont pas des types. Nana enfin, Nana, la
stupide, la voluptueuse, la sensuelle Nana,
c'est la courtisane bête que tous les auteurs
ont connue. On les compte les immortels
héros créés par Balzac.

Hé, mon Dieu puisque Zola s'autorise de
Balzac pour pondre des romans naturalis-
tes, pourquoi ses imitateurs dans la presse
qui pue, ne s'autoriseraient-ils pas des
écrits si lestes de Piron, des contes grave-
loux de La Fontaine, et même de Voltaire ?
On trouve dans les bibliothèques des ama-
teurs de livres à vignettes, de ces bou-
quins que vierge ne doit lire. Le style en
est aimable, facile, enjoué. Les journaux
en question les continuent, eux aussi,
comme M. Zola continue Balzac, comme la
rue de Pantin continue la rue Lafayette.

Ce qui me surprend, c'est d'entendre des
gens très graves déclarer que jamais en
France on n'avait vu s'étaler plus effronté-
ment l'ordure et la licence. Parce que sur
nos boulevards, on orie deux ou trois jour-
naux rédigés dans le goût des histoires du
très paillard Relif de la Bretonne, ou mieux
encore, du marquis de Sade ; on orie à
l'immoralité des temps, on espère qu'une
pluie de feu viendra détruire, encore une
fois, l'impure Gomorrhe, ayant approuvé
M. Humbert, dans son ardent désir de dis-
tribuer des feuilles de vigne, sous forme de
mois de prison. Je puis bien déclarer que
ces ciamerues me font sourire de pitié.

L'histoire de France n'est qu'une longue
suite de pornographie. Les Valois et les
Bourbons ont tour à tour mêlé le drama-
tique à l'ignoble. Le Irène et l'alcôve ; c'est
d'une chambre à coucher interlope que la
vieille Gaulle recevait des ordres. On a vu
plus que des maîtresses au roi, on lui a
connu des... oh ! mon Dieu, Monsieur de
Germigny, le nom m'échappe — on lui a
connu des Québus, des Livarot, des Saint-
Mégrin, des Mangeron. On ne disait pas
alors : cherchez la femme ! Mais : cherchez
l'homme ! François I^{er} eût visité aussi sou-
vent le docteur Ricord, que sa sœur-Mar-
guerite, si le docteur Ricord eût existé au
commencement du seizième siècle.

Et les autres ? Et les belles marquises
qui faisaient les ministres ? Et le Parc aux
cerfs, et les quatre sœurs de Nesles parta-
geant, la même nuit, le même lit ; il est
vrai, que ce lit était dans une chambre du
Louvre. Louis XV meurt pourri.
Et le Directoire, qui habille les femmes
en déesses, les jambes nues jusqu'à la cein-
ture et les épaules découvertes.
Chaque siècle a eu son heure de corrup-
tion. On n'arrête pas la nature en rut. On
ne peut que lui interdire la place publique.

« Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille. » Ce qu'on doit désirer, c'est que ce cochon s'éveille le moins souvent possible.

La pornographie est un mot nouveau. Mais Seigneur, que la chose est vieille. Qu'on feuillette dans les ouvrages anciens, on verra que la Grèce ne connaissait pas nos scrupules : le naturalisme dans l'art, chez elle, s'élevait cyniquement. Les fresques des villes disparues nous laissent deviner des immorales monstrosités.

L'obscène se retrouve dans les peintures murales dont Raphaël orna la salle des bains au Vatican, avec lui Jules Romain et Carrache, tant d'autres, firent des gravures que Zola trouverait risquées. Boucher, l'homme des petits amours, est un pornographe, comme Jean Steen, Franz et Wilhelm Mieris, les artistes hollandais, qui mettaient si ingénument leurs pincesaux au service des belles petites de ce paysan-soloil.

Mais l'obscène se faufile presque sous les portails des églises, dans les chapiteaux des temples ; il peint le moyen-âge et ses mœurs dissolues.

Il n'y a rien de nouveau sous le ciel. La pornographie est une manifestation de la bête. La bête existe avant l'homme, elle existera encore après. Elle s'explique par ce mot de Zola, que je ne puis reproduire ici et que je tiens de Félicien Champsur, — ce jeune collègue de la muse qui fut moins heureux que M. Damala. — « Quand l'écrit certaines scènes, lui disait Zola, je... B... r... »

Toujours ce cochon qui sommeille dans le cœur. C'est ce cochon qui, en tous les temps, s'est éveillé et a produit ces pages d'une étonnante crudité qui font passer dans la chair des frissons malpropres et lubriques.

M. Humbert veut mettre un frein à ce dévergondage de plumes, il fait bien. Il ne nous rendra pas meilleurs ; du moins, il empêchera que la littérature descende au rang de chienne cynique étalant en plein carrefour l'obscénité et l'impureté.

Mais du moins, pas de demi-mesures. Une salété qu'on vend trois francs en volume ne doit pas plus prétendre à l'impunité que celle qu'on vend deux sous dans un journal.

L. D'ASCO.

LES PURITAINS

A Olivier, Lapeyre et C.

L'incident du Concours hippique soulève une tempête de toutes parts, des bras s'agitent furieusement et des imprécations se vomissent ! De tous côtés on cria à la pornographie ! Le journal la *Bavarde* est mis à l'index et ses rédacteurs sont accusés de chantage par ceux-là même qui sont allés quérir le chantage comme ressource suprême. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que parmi tous ces austères personnages qui parlent si haut et se drapent si majestueusement dans leur dignité de carton, il en est quelques-uns qui ne désignent pas de prêter leur précieuse collaboration à la feuille infâme qu'ils conspuent aujourd'hui ! Il est juste que nous jetions à bas les masques grimaçants de tous ces tartufes de l'honneur de tous ces hypocrites qui, parce qu'ils ne peuvent plus aller froter au voisin, secouent compunctueusement la boue dont ils sont pleins, comme si ce voisin la leur avait communiquée ! Il est temps que nous montrions les dents ! l'époque des arlequinades est passée, il faut un coup d'éponge bien senti qui fasse voir à tous que le blancheur de toutes ces figures n'était que farine et que ceux-là même sont les plus indignes qui vont chaque jour la tête haute, faire les rododons et fanfaronner au coin des rues !

A bas le puritanisme ! Foin de ces grandes paroles, de ces phrases creuses, de ces tirades colorées qui ne sont que vapeurs mensongères, retroussez les manches, *Bavarde* mon amie, nous allons commencer la lessive. Allons allons cravacher tous ces mannequins !

Comme à la foire au pain d'épice, il suffit d'un souffle, d'une boulette, pour renverser ces marionnettes de papier mâché, ces poupardes en plâtre, qu'un haillon, rouge ou vert, habille en pacha, ces boulettes, nous les avons sous la main, à l'œuvre les amis, la dégringolade commence, nous allons rire !

Nous allons commencer par le sieur Olivier, ex-secrétaire de la rédaction au journal le *Reveil Lyonnais*. Celui-là eut été fort aisé de collaborer au *Bavard* ! Il essaya ; nous l'engageâmes même au début à raison de vingt-cinq francs par article, mais ta prose était si lourde, ses inepties si nombreuses que nous fûmes obligés de ne pas continuer une étude qu'il avait élaborée sur les dansesuses ; si petits que fussent ses talents, il eut pu fournir quelque chose de potable au sujet des coryphées et dames du ballet, car il est expert en semblable matière, Monsieur Olivier qui, dénué de goût, vivant aux crochets d'une hallerine du Grand-Théâtre est obligé d'aller coucher au logis de Mlle Blanche pour ne pas être réduit à dormir chaque nuit sur les bancs de la place Bellecour, ou contre les bornes des quais du Rhône. Nous avons conservé ta prose, ignoble malandrin, et nous en donnerons quelques échantillons à nos lecteurs ; tes innombrables balourdises feront bien rire, nous en sommes persuadés ! Et ce n'est pas d'une signature plus ou moins fantastique que nous accompagnerons ces élocubrations grotesques, elles seront signées de ton propre nom, Olivier ! tu m'entends !

J'espère bien qu'après ton amour-propre sera satisfait ; tu ne manqueras pas de te réjouir en voyant que ta littérature, après avoir moisie si longtemps dans la boîte aux ordures, voit enfin le jour et respire dans le plein soleil !

Peut-être aura-t-elle moins de succès que les portraits d'usuriers que tu faisais paraître, il y a un mois à peine, dans le *Journal de Guignol* ; après avoir tombé ces escrocs, tu les attaquais ; tu sais pourtant bien que le coup de fouet appliqué au cochon par un maraud n'a pas plus sa raison d'être qu'un coup d'épée dans la rivière ! Allons, polichinelle, relève le nez, ne sois pas si contrit ; les dettes dont tu

es criblé ne devraient pas t'affliger tant ; renforce dans ta poche les paquets de papier timbré qui pleuvent sur toi chaque matin, mets le poing sur la hanche, malamore, ordonne à tes papiers de fourbir leur macabre la plus épileptique, j'attends au café Grand, chez M. Blanc, place des Terreaux, je te recommande ce restaurant, où tu pourras te repaître à bon marché, loin des recors et des créanciers.

Numéro deux, sortez ! C'est au sieur Lapeyre, ancien rédacteur du *Reveil Lyonnais* que j'intime l'ordre de passer sous la pompe. Toi, bohème de bas-étage, — je dis de bas-étage, car le véritable bohème est noble et cache, sous les plis rapsés de sa redingote, un cœur loyal qui n'a jamais battu dans ta carcasse, — toi, bohème de bas-étage, te rappelles-tu le temps où, aux appointements de cent cinquante francs par mois, tu faisais partie de la rédaction du *Bavard* de Lyon ? Tu n'as plus souvenir de cette époque, où nous l'empêchâmes de crever de faim ? Depuis, les temps ont bien changé, tu as arpenté à grands pas le chemin de l'oubli, tu t'es, toi aussi, grimé en homme séculier, laissant loin derrière toi les entrechats à l'adresse de Joséphine O. D. Depuis, traînant cahin-caha ton existence de chiffonnier littéraire, tu as québéc, d'étape en étape, les croûtes destinées à te nourrir ; aujourd'hui, tu deviens hargneux et tu montres les crocs pour mordre la main qui t'a nourri ! tu n'as même pas la reconnaissance du chien ; tu n'étais pas aussi fier, cependant, lorsque tu collaborais au *Bavard*, tu ne braillais pas si haut lorsque tu touchais notre argent ; qui sait où tu iras mendier ton pain ce soir.

Après l'avoir payé tes articles, nous nous payerons la fantaisie de faire paraître encore quelques-unes de tes petites études, car nous possédons des monceaux de copies revêtues de la signature.

Joseph, vous donnerez un coup de balai sur tout cela, et demain, s'il subsiste encore quelques immondices, vous jeterez une vingtaine de seaux d'eau dans la salle. En attendant, ouvrez les fenêtres, je vous prie, j'ai besoin de respirer un air plus pur que celui dont sont imprégnés mes poumons depuis que je parle de ces lâches.

MM. Albert et Courmet, que nous n'assimilons pas aux deux manants dont il vient d'être question, se dressent, eux aussi, sur leurs ergots.

Notre étonnement est grand de voir le gros Albert nous bombarder de ses méprisantes épithètes ! Nous n'eûmes jamais à nous plaindre de la façon dont il traitait notre journal, lorsque nous l'avions pour imprimeur, les plus volumineux sont quelquefois les plus légers, les plus grosses girouettes tournent souvent mieux que les petites ; nous voulons bien croire qu'il n'a fait qu'obéir à de lâches conseils.

Quant aux injures du sieur Frédéric Courmet, ancien rédacteur en chef du *Reveil*, elles ont sur nous fort peu de prise ; l'ex-membre de la Commune, qui s'intitule chef du parti démocratique lyonnais, sait mieux que nous qu'il ne suffit pas d'avoir fait faire le feu de peloton sur des Français pour acquérir le titre de véritable démocrate.

BENOIT LOUP.

PRINTEMPS

Ah ! respirez, Lrey, cette première brise
Que la main du printemps demi-glacée encor
Laisse errer sur les flancs de la montagne grise
Aux feux du soleil qui s'endort !

C'est le souffle qui va repopuler la nature
Réveiller la charmitte et parfumer les champs,
Faire du rossignol trilloter la voix pure
Et trembler le cœur des amants.

Toi que l'amour agite, ô ma charmante aimée,
Penche sur moi ton front, je veux dans tes grands yeux
Lire une strophe ardente et ma lyre charmée
La laissera voler aux cieux !

Printemps qui viens de naître
Ton ardeur me pénètre
Et je sens tout mon être
S'enflammer de désir.
Ton zéphyr qui caresse
Me fait rêver tendresse,
Amoureuse mollesse
Et langoureux plaisir.
Déjà la rose pousse,
Tout vit, et sous la mousse
L'insecte se trémousse,
Les oiseaux vont venir ;
D'une plus belle aurore
La montagne se dore
Et Lucy que j'adore
M'aime, quel avenir !

Ah ! respirez toujours cette première brise
Que la main du printemps demi-glacée encor
Laisse errer sur les flancs de la montagne grise
Aux feux du soleil qui s'endort !
Cespi.

LES BRASSERIES DE LYON

Le Télégraphe

C'est d'une façon bien drôle que j'ai connu la brasserie du Télégraphe, voilà de cela trois ans.

C'était en plein été, au mois d'août, le soleil, chauffé à outrance, rôtiissait impitoyablement les pauvres mortels, les parés des rues semblaient posés sur un courant de lave incandescente, les chiens enragés pullulaient, de toutes parts, des gens s'arrêtaient accablés, s'épongeant le front avec désespoir, et les commissionnaires traînant leurs charrettes maudissaient la municipalité qui leur refusait les monuments que Paris doit à sir Richard Wallace, tandis que les chevaux de fiacre appelaient la mort à grand hennissements.

Je navigais dans la déche la plus affreuse quelques amis généreux, m'ouvrirent leur table par ci par là, je végétais de la plus cruelle façon, n'ayant au fond de ma poche qu'une centaine de sols que je conservais comme la prunelle de mes yeux, pour faire face aux derniers besoins.

Après avoir écrit de tous côtés, sans recevoir de réponses ni de mandats, abattu, j'entrevois à travers le prisme peu enchanteur du désespoir, le vieux Rhône, jaunâtre, s'entr'ouvrant pour me recevoir dans ses flancs... quelques cercles fuyant, puis plus rien !

Morne, découragé ? Je ne considérais comme mort, lorsque le souvenir me revint que je possédais à Amiens un vieux bonhomme d'oncle qui ne demanderait pas mieux que de me tendre la main, si j'étais assez habile pour l'émouvoir par ma prose larmoyante.

Mais il eut fallu pour cela, cinq ou six jours, c'était trop, je pris une autre résolution ; arrachant une feuille de mon carnet, je rédigeai à la hâte la note suivante :

A monsieur Grégoire Dubontonneau, rue des Sergents, Amiens.
Suis perdu : envoyez mandat télégraphique, ne puis plus attendre, mours de faim, vais me suicider.

NEVEN SABATTIER.

Comme une bombe, je me précipitai dans le bureau télégraphique et, recépissant fiévreusement la dépêche, je la tendis à l'employé qui me regardait d'un air désagréable de l'autre côté du guichet. — C'est un franc soixante-quinze, me dit-il en comptant les mots ; mais, au même instant, je sentis une main s'abattre sur mon épaule. — Non, c'est deux cents francs, dit une voix derrière moi. Je me retournai : vous comprendrez ma stupefaction joyeuse, lorsque vous saurez que l'individu qui avait parlé n'était autre que mon excellent oncle Grégoire Dubontonneau. Je vis encore sa figure réjouie, ses yeux pétillants, son air bon enfant. « Viens prendre un hook, neveu, me dit-il en m'empoignant par le bras, cela te fera du bien ; » et il eut un gros rire sonore en m'entraînant de l'autre côté de la rue de Jussieu, à la Brasserie du Télégraphe.

Le Télégraphe est sans contredit l'une des plus coquettes et des plus originales brasseries dont s'enorgueillit la ville de Lyon. Pour les étrangers, cet établissement passerait presque inaperçu sans une immense toile peinte par Mortier, et représentant un vieux Gamburin authentique, métacoliquement accroupi près d'un bloc de pierre et tenant à la main une énorme chope dans laquelle une gracieuse servante des bords du Rhin laisse couler un fil de bière blonde. C'est bien lui, le vieux monarque, avec ses grands yeux d'azur, sa troyne colorée, sa grande barbe ondulée et ses longs cheveux d'or ; on se rappelle malgré soi, lorsqu'on aperçoit cette peinture, la légende du *Veilleur de nuit* :

Il était un roi bon vivant
Comme on n'en voit plus maintenant,
Souverain d'une légende,
D'un coin d'une terre allemande...

La brasserie, très élégante à l'intérieur, est spacieuse et ornée de peintures un peu trop graves, représentant les cinq parties du monde. — A ces panneaux sévères, il serait préférable de substituer quelques joyeuses pochades à la Grévin, c'est du moins mon avis.

Asseyons-nous ; le bock qui chez le seigneur Martineau s'appelle mousseline, prend ici le nom de dépêche, tout est électricité ; le bock vulgaire s'appelle dépêche, et le double bock télégramme ; quant à l'apéritif télégraphique, je vous le conseille avant chacun de vos repas, lorsque vous dinerez au restaurant de l'entresol.

Rien de plus gracieux et en même temps de plus original que le costume des bonnes du Télégraphe ; il se compose d'une charmante petite toque de dentelle agrémentée de favoris bleues, d'une jaquette noire idole collée à l'anglais, avec revers portant au sein de palmes d'or les initiales de la brasserie : B.-T.

Le col et les manches sont garnis d'une ruche serpentine blanche, et la poitrine ornée de lacets d'or en forme de brandebourgs, se termine par deux aiguillettes d'or ; aux basques et aux manches une rangée de boutons aux armoiries de la maison.

Quant aux aumôniers de maroquin noir, elles sont revêtues pour compléter l'illusion de l'inscription : dépêches.

L'esserveuse du Télégraphe sont au nombre de trois ; Marie qui prétextant qu'elle a besoin de monnaie, s'introduit au *Petit Lyonnais*, d'où elle ne rapporte souvent pas un sou, la plantureuse Justine, qui est obligée de doubler les lacets de son corsage, pour mettre un frein au dévergondage de ses appâts, et la petite Clotilde qui fut autrefois ouvreuse au théâtre des Célestins.

Parmi les femmes qui ont servi à la brasserie du Télégraphe, nous remarquons plusieurs notabilités de la sacchoe, entre autres Antoinette de la Taverne de l'Est ; Fonfon ; la très illustre et très paillard Jenny Bidel, actuellement à la Nuée-Bleue et la charmante Madelon qui mourut, il y a quelque temps, emportant les regrets de tous ses anciens clients.

La rédaction du *Petit Lyonnais* fréquente très assiduellement la brasserie du Télégraphe, au nombre des plus connus d'autrefois figuraient Saurat, Abel Perey, le bon gros Joseph Thiivollet qui chaque soir venait faire sa partie de jacquet avec ses amis Tony Loup ou Deraz, actuellement secrétaire de la rédaction du journal le *Radical*.

Parmi les clients actuels, nous trouvons MM. Sève, Anagnin, le jeune Sigrist, du *Petit Lyonnais* et Loiseau le barbu, du *Lyon Républicain*.

Un des principaux habitués du Télégraphe, c'est le gros Mélin ; vêtu de son immense blouse blanche, le porte-plume à l'oreille, il arrive chaque matin à 7 heures et demie, faire sa première station et déguster son premier café en compagnie du très gros Max ; mais dans une journée il revient quelquefois s'asseoir vingt ou trente fois aux tables de la brasserie ; toujours affairé, ayant toujours la tête pleine de chiffres et de calculs, il semble jongler avec les combinaisons les plus embrouillées ; il arrive, ne s'assoit quelquefois pas et tout imprégné de l'odeur des billets de banque qu'il vient de brasser, il cause du nouveau journal qu'il va lancer ou de la publication qu'il va faire paraître.

Comme les écoliers, il aime beaucoup le jeu ; c'est son jour de flânerie, malheureusement ses employés ne lui laissent aucun répit ; à chaque instant, Bal vient l'avertir que les *Bavardes* sont épuisées ; demandez-en cinq mille de plus, dit-il furieux ; il est donc écrit que ce journal ne me laissera pas achever tranquillement un bock ; la semaine prochaine, j'en demanderai cinquante mille, peut-être en aurai-je assez !

Quelques typographes du *Petit Lyonnais* et presque tous les employés du télégraphe fréquentent aussi la brasserie Roussel ; au nombre de ces derniers, nous voyons souvent le dessinateur Sainte-Marie, qui laisse de temps en temps sur la table des échantillons de son talent. Le club des Cyclistes

s'y réunit tous les vendredis dans la salle du restaurant, qui lui est consacrée à partir de huit heures et demie.

Le patron, M. Roussel, le fils et concurrent de la directrice des Deux-Passages, est un amateur de réclame ; il a fait photographier sa maison et reproduire sur cartes-annonces cette photographie qu'il distribue à tous ses clients ; il ne néglige rien pour faire connaître son établissement ; les albums, les agendas, les journaux, les affiches, tout lui est bon ; on m'a même assuré qu'il avait l'intention de faire fabriquer des allumettes portant le nom de sa brasserie. Chacun a sa marotte, mais il est bon de dire que l'établissement étant très bien tenu et parfaitement fréquenté, mérite bien cette publicité toujours croissante ; dans un mois ou deux, les enfants se promèneront avec les petits ballons rouges de la brasserie du Télégraphe.

Je terminerai en vous présentant l'ami Fritz, le chien de l'établissement, excellent bête qui ne montre d'aversion que pour les marchands de fleurs et les commerçants en primeurs ; une dépêche, une ! tel est le cri qui retentit sans cesse à mes oreilles ; mais cela me rappelle que c'est aujourd'hui la fête de mon oncle Dubontonneau. Le brave homme m'ayant tiré d'une mauvaise passe, il est bien juste que je lui télégraphie mes souhaits.

J. SABATTIER.

LES EXPLOITS DE ÉLODIE VALOIS Au Concours hippique

Au fond du vaste caveau qui t'est réservé dans le domaine des trépassés, réjouis-toi, Philippe VIV de par le nom, réjouissez-vous tous, vieux rois de l'antique branche des Valois. Votre illustre descendant s'est ouvert de gloire ; pour elle, les trompettes de la victoire ont sonné leur fanfare la plus retentissante.

Non, la race vaillante des anciens preux n'est pas morte, chez quelques-uns il reste encore un peu de ce noble sang qui bouillonnait dans vos veines lorsque, tout bardés de fer, lance au poing, heaume en tête, vous couriez sus aux mécréants et aux infidèles.

Il reste encore un peu de ce courage chevaleresque dont vous étiez enflammés, et, par un hasard qu'on ne saurait expliquer, c'est dans le cœur d'une femme qu'il est allé se réfugier cet héroïsme des vieux pourfendeurs d'autan ! Que les héroïnes dont s'honore la patrie treussent sur leurs pieds ! Que Jeanne la Lorraine abaisse son oriflamme en manière de salut, Jeanne la Lorraine qui chevauche encore, à l'heure qu'il est, au beau milieu de la place Rivoli !

Que Jeanne Hachette s'incline sur la grande place de Beauvais, qu'elle s'incline, elle qui, depuis si longtemps, la hache menaçante, défend furieusement l'étendard de Charles-le-Téméraire, qu'elle vienne d'arracher à un soldat bourguignon !

J'ai nommé la très illustre princesse Elodie, dame de Valois !

Réveillez-vous nobles champions, réveillez-vous ! un reflet de gloire illumine une fois encore vos cuirasses rouillées et que la joie et l'orgueil en tête vous enflammiez pour toujours, jusqu'à ce que les mille trompes du dernier jugement venent vous tirer de votre sommeil vous soyez invités à pénétrer par les portes grandes ouvertes dans la salle des apothéoses des Valois, vous et votre illustre descendante Elodie.

Ecoutez la chanson d'un pauvre troubadour qui de castel en castel, va chantant les exploits d'une célèbre guerrière.

C'était au tournoi de Perrache, au Concours hippique ; toutes les nobles dames du demi-monde revêtues de leurs plus brillants costumes, se promenaient à l'entour de la piste, bavardant au hasard, s'arrêtant pour causer aux chevaliers et aux gentilshommes qui regardaient courir les palefrois de sang ; le soleil semblait avoir fait ce jour là un brin de toilette à l'intention de cette foule bigarrée, qu'il noyait toute de ses rayons vivifiants.

Bon nombre de jouvenceaux et de demoiselles se rafraîchissaient à la Buvette, caquetant gaiement, c'était au Concours hippique au tournoi de Perrache !

A la suite d'une altercation entre le directeur du journal la *Bavarde* et le sieur Louis Gil du *Progrès*, la dame Elodie Valois qui buvait en compagnie d'un vieux grison commença à s'émouvoir et sentit ses nobles nerfs s'agiter furieusement ; le vieux grison, protecteur de la princesse Elodie, ayant barboté quelques injures à l'adresse de M. Benoit Loup, sa compagne la fit taire et s'écria frémissante : « Laisse ce sale type, je vais lui casser quelque chose sur la figure »... c'était au Tournoi de Perrache, au Concours hippique.

Alors la dame de Valois se leva majestueusement — mânes de ses ancêtres, tressaillez ! — et, pleine d'une sainte colère, ombrelle au poing, capote en tête, l'œil étincelant, la levre contractée, elle fondit sur M. Benoit Loup, avec l'évidente intention de lui passer son arme à travers le corps. C'était au concours hippique au tournoi de Perrache !

La lutte fut terrible, jamais l'illustre batailleuse n'avait été aussi vaillante ; les dents serrées, les dentelles en désordre, meurtrissant le sol de ses talons cuirés, elle exécutait avec son ombrelle les moulinets les plus menaçants. Mais tout à coup, au moment où dame Elodie allait donner à notre directeur le dernier coup et le cloquer inanimé sur le sable, celui-ci para si adroitement le coup d'ombrelle qu'elle lui dirigeait l'arme de la princesse se brisa et vola en éclats, à droite et à gauche. C'était au tournoi de Perrache ! au concours hippique !

Écumante, ivre de rage, la princesse de Valois, se voyant désarmée, prit son élan pour arracher les yeux de son antagoniste. Par bonheur, celui-ci fut assez lesté pour esquiver le coup, et d'un revers de main réussit à désarçonner le chapeau qui chevauchait sur la nuque de la belle ! Au grand ébahissement de la foule, le chignon lui resta dans les doigts.

Toute confuse, la vaillante Elodie s'alla réfugier auprès du bonhomme à mine truculente qui ce soir là lui servait de protecteur. C'était au concours hippique au tournoi de Perrache. C'est alors que M. Benoit Loup sortit de

l'enceinte emportant à sa ceinture le scalp de son ennemi. Cette perruque nous l'avons conservée, elle repose en notre bureau sur un coussin de velours grenat, protégée par un globe de cristal ; elle est visible pour tous, tous les jours de 11 heures à midi ; nous en donnerons même quelques échantillons à nos amis de ce trophée capillaire, rapporté par notre directeur, du concours hippique, du tournoi de Perrache. DESCLAUZAS.

AU SALUT PUBLIC

Le *Salut Public* que ses lecteurs considèrent peut-être comme un journal sérieux, est au contraire à classer parmi les feuilles les plus légères qu'il soit possible de rencontrer. Le *Salut Public* nous accuse de chantage malpropre ! Comme nous l'avons déjà dit, et comme nous le répétons bien haut, nous n'avons jamais fait de chantage ! Nous avons été trouver les rédacteurs du *Salut Public* ; il nous a été balbutié que ledit *Salut* s'occupait fort peu des affaires de la *Bavarde* et qu'en parlant de chantage, il n'avait fait que copier les journaux du matin — C'est absolument l'histoire de ce Normand qui traitait son voisin de voleur, parce qu'il avait entendu dire l'année précédente par le cousin du frère de sa femme, que le dit voisin n'avait pas la conscience très nette.

Nous défions toute la sequelle des barguigneurs du *Salut Public* de nous prouver ce qu'ils avancent, et nous nous faisons fort de souffleter à toute heure du jour, tous les individus qui viendront nous dire : Vous avez fait du chantage !
B. L.

Deux Pornographes

Avec l'aide de Monsieur Berlot, rédacteur à la *Décentralisation*, le puritan Olivier qui se défend si fort et qui semble repousser si loin la pornographie à l'attention de faire paraître prochainement un roman-feuilleton : *Pot-Bouille*, c'est un comble ! L'œuvre de Monsieur Zola prônée par l'austère Olivier ! Sur quelle pente glissons-nous bon Dieu ! Un de ces matins nous recevrons le nom d'Olivier au front de l'*Événement Parisien* — c'est alors que le masque tombera réellement. A grands cris nous l'appelons la loi Humbert, et c'est pour fouailler ceux-là même qui nous trouvent irrépréhensibles que nous l'appelons. Gaudissez-vous lecteurs !! Gaudissez-vous !!

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Philo retour de Nice, pourrait-elle nous dire ce qu'elle faisait jeudi dernier, en compagnie d'une de ses amies, à la gare de Genève, à l'arrivée du train de 5 heures.

Était-ce un nabab sérieux qu'elle attendait ? Nous pourrions le dire, mais nous nous airons de peur que son petit protecteur le sache ; faites attention à vous, belle Philo.

Notre belle Sophie B. gense à nous quitter, elle se dispose à aller habiter Paris ; nous le regrettons, d'autant plus que nous ne lui apprenions que des amis, tous épris des charmes de sa conversation et de sa gentille personne.

Voyons, belle Sophie, pourquoi quittez-vous cette bonne ville de Lyon, qui vous a ouvert ses portes dans vos jours de malheur. Ne soyez pas ingrate et restez parmi nous ; si vous voulez être moins légère, vous trouveriez certainement ici ce que vous pensez trouver à Paris.

Encore une étoile à signaler, c'est la brune Lucie Delorme qui sert des hocks avec une grâce charmante, dans la brasserie des Deux passages, nous souhaitons bonne chance à notre nouvelle hébê, qui s'efforce de satisfaire ses nombreux clients.

Belle brune, un bon conseil, quand votre nabab vous reconduira avec tant de courtoisie à la musique de Bellecour, ne mettez pas votre grand chapeau grenat, car il ne vous va pas du tout.

Marie-Louise des Beaux-Arts, pourrait-elle nous dire pourquoi elle augmente le prix des consommations, de sa propre volonté ?

Serait-ce pour payer le prix de la robe de soie qui est toujours en vitrine chez sa couturière ?

Lucy Bernard se trouve en ce moment dans une position délicate. Le droit et la médecine s'écritent à qui mieux mieux pour emporter d'assaut la place forte.

Qui sera vainqueur dans cette lutte titanique ? Ch! lo sa — Songez la belle à vos antiques équipées, et soyez moins oublieuse de vos gambades *sub tegmine fagi*, peut-être ce souvenir pourra vous être utile dans le pas de vos amoureux.

Marie Gautier est dans la désolation. Si elle ne larmie pas, c'est que les larmes lui font absolument défaut.

On dit bien bas, derrière l'éventail, que cette grande cascadeuse songerait à s'enfermer dans un couvent humide et froid. Brrr !! Aussi que diable êtes-vous allé faire dans cette galère !

Claire et Virginie de la brasserie de Genève, continuent à enlacer dans leurs filets la jeunesse dorée de notre ville. La pêche promet d'être fructueuse.

Si l'année était au courant, elle n'aurait peut-être pas tort d'être alarmée. Pour être clair, c'est clair !

Joséphine de Suez se plaint que la *Bavarde* ne parle plus d'elle.

Consoltez-vous, Joséphine, nous ne vous oublions pas et nous raconterons une petite histoire au sujet de votre petit ami Dodore, qui se plaint que vous lui avez donné de petits souvenirs cuisants.

Prenez garde, jeune homme, si votre grand-papa savait ça.

Caroline Bouzon est en brouille avec les Gilou, parce qu'elle leur a réclamé la fa-

çon d'un chapeau qu'une d'elles lui avait fait refaire, après lui avoir donné un premier à-compte de 5 fr., puis de 1 fr., elles n'ont plus rien voulu entendre ; c'est pour cela qu'elle cherchait quelqu'un, qui pût relater ce fait dans la *Bavarde*, quoiqu'elle ne soit pas son amie.

Nous conseillons à Maria l'Auvergnate, au lieu de tant faire sa béguonie, de payer les dix-neuf sous qu'elle doit à Marie François.

Joséphine Bernard dit à tout le monde que si elle n'est pas allée à Montpellier chez sa sœur, c'est que cette dernière est venue passer quinze jours ici ; voudrait-elle nous dire alors, pourquoi la lettre qu'elle lui a écrite est revenue ; quand à nous, nous pensons que sa sœur ne veut rien avoir de commun avec une femme comme elle, ce dont nous la félicitons.

Caro l'affreuse blonde et Jenny l'Auvergnate, causaient beaucoup de Jeanne et de Maria de la rue Childebert, mercredi 4 mai. Caro disait en parlant de Jeanne, que une fois, pendant que sa bonne la tenait, elle lui avait donné des coups, avec un porte-allumettes en bois, on reconnaît bien la cette vieille tête à encore l'aplomb de se vanter de pareils faits.

Henriette Degaix se vante à tout le monde qu'elle a enlevé le protecteur d'Amélie l'Américaine ; il n'y a cependant pas de quoi, quand on va tous les soirs sous les fenêtres de sa belle, pour savoir si madame n'est pas en compagnie, en sifflant une sérénade quelconque.

Mme la baronne de Saint-Ouin, ferait bien de ne pas s'occuper de ses petites amies ; lorsqu'elle est à la maison Dorée à prendre un maigre déjeuner, elle ferait beaucoup mieux de se rappeler d'où elle sort ; et surtout lorsqu'elle veut friser les grandes cocottes l'onnaises, elle devrait lorgner un peu sa toilette, car nous l'avons vue au concours hippique, dans une tenue qui laissait à désirer.

Mme la baronne, les matinées sont encore bien fraîches, il ne faudrait pas en mettre à 1 heure un matin à votre fenêtre, pour attendre vos amants. Vous pourriez vous enrhummer.

Un conseil d'ami.

Enfin Francine de « la Nely » a trouvé son nabab. Le petit baron A. de V. l'emène à Paris.

C'est un jeune « mossieu », qui avait tout pour lui, nabab, richesse... et pourtant il lui manquait le bonheur ! Et pourquoi n'était-il si bon heureux, le petit baron... Parce qu'il avait vu la jolie bête et que ses câlineries (quoique s'est si bien prodiguer) avaient allumé dans son cœur une flamme sincère et ardente, je ne vous en dirai pas autant de Francine : cependant sa générosité d'âme ne se démentit pas en cette occasion, et incapable de devenir un instrument volontaire du supplice de ce cœur « d'or », en restant sourde à tant d'amour, elle daigna distinguer le baron dans la foule de ses adorateurs. Elle fera son chemin, la petite Francine !

Au revoir baronne ! nous ne désespérons pas de vous saluer bientôt duchesse.

Marie Louise Robert était superbe dans son magnifique costume de velours écarlate, lorsque nous l'avons vue conduisant un phaéton dans la rue de la République ; tout le monde se retournait pour la voir.

Un de nos amis a rencontré jeudi à 10 heures du matin l'illustré Marie Gautier, achetant la *Bavarde*. Elle voulait en avoir le premier. Un bon conseil à cette vieille garde, maquillez-vous plus consciencieusement on aperçoit beaucoup trop l'épaisse couche de rouge et de blanc que vous employez tous les jours pour effacer des ans l'irréparable outrage.

Maria l'Auvergnate fait des siennes depuis quelques temps. Se trouvant l'autre jour à l'Assommoir avec un jeune vicomte de ses amis, elle pria celui-ci de hailler au garçon vingt sous de pourboire afin qu'il put lui faire crédit lorsqu'elle viend

de deux bonnes qui lui servaient d'escorte; cela lui sied nullement. Claudia, nous le comprendrions encore pour certaines femmes, mais chez vous c'est de l'exagération; vous avez perdu, ce jour-là, une riche occasion de rester chez vous.

Le protecteur de la belle Juliette fait bien les choses. Nous avons vu la belle au concours hippique dans des costumes splendides. A elle la palme pour l'élégance. Nous avons fort admiré, pendant les trois derniers jours, deux costumes, l'un garni de broderies or et l'autre blanc, lesquels sont du meilleur goût. Nous voudrions bien connaître la couturière, nous la féliciterions.

Marie Garance et son amie Lucy font souvent des visites dans une maison isolée de la rue Port-du-Temple. Il circule des bruits plus ou moins suspects à ce sujet. La rareté des protecteurs serait-elle la cause principale de ces nombreuses visites? Y aurait-il là un bureau de placement pour les amants sans maîtresse? Nous irons aux renseignements.

Que faisait donc Phémie, vendredi à trois heures de l'après-midi, en face de la caserne de la Part-Dieu? Voudrait-elle par hasard entrer en relations intimes avec la mère La Pipe, que nous avons rencontrée un peu plus loin? C'est ce que nous ne saurions dire encore.

Dans un paisible restaurant du cours de Broesses, nous avons aperçu, jeudi dernier, Anna la Gréelle, ancienne bacchante de la Brasserie Gauloise avec son amie Thérèse. Cette belle impure aurait, paraît-il, fait dernièrement la rencontre d'un nabab généreux, ce qui lui permet non-seulement de vivre rentière, mais encore de payer à ses amies des dîners à 50 sous sans le vin. Ces dames ont pu force bouteilles de petit bleu aux cachets multicolores, ce qui a dû bigrement élever leur note.

Décidément, le café Berthoud de la place des Célestins est le rendez-vous des messieurs de ces dames.

La salle des billards est le lieu de leurs réunions. On peut voir chaque soir, à droite en entrant, moult femmes et similitudement, devisant amour et battant le carton.

Disons en passant que ces dames sont physiquement et moralement supérieures à leurs messieurs.

L'un de ceux-ci, teinturier par vocation est la coquette de ses belles voisines. Il cascade de l'une à l'autre, avec une habileté que l'on ne rencontre que chez les fauteurs d'amour — De Marguerite Chailion, il passe à la grande et belle Ida, une amie à Lucie avec un flegme immoral. Et cependant, le gueur n'avait-il pas juré d'être à jamais fidèle, et n'avait-il pas dit que jamais il ne toucherait à ce qu'avait adoré certain petit monsieur dont les pieds, chaussés de gigantesques babouches, sont un phénomène des plus curieux.

Nous nommons ici un jeune capitaliste.

La belle Victoire de la rue de l'Hôtel-de-Ville, la pensionnaire de Mad. L..., préfère de beaucoup le commerce à la finance.

Témoin le mépris avec lequel elle houpille certain capitaliste jadis agioteur à la Banque de Lyon et de la Loire et les faiseurs dont, par contre, elle gratifie certains hobereaux du demi-commerce lyonnais.

Nous voulons parler ici de certain porcelainier, qui, pour sa fête, l'a bombardée de cuvettes, pots-à-eau et vases nocturnes. Elle ne dédaigne pas non plus la teinture, car en femme pratique elle compte sur ce genre de relation, pour remettre à neuf sa garde-robe, défrichée par la suite de ses capitalistes.

Nous complimenter à ce dernier, qui, après avoir flirté plusieurs jours durant avec la belle, a répondu par un fin de non-recevoir énergique aux réclamations de cette enfant, au sujet de certaine robe dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Nous avons aperçu dimanche dernier à Rochecardon, Ange Pitou en compagnie de sa bonne.

Nos compliments à la belle pour sa toilette de bon goût et son entrain dans la sauterie où elle excellait dans les entrechats. Son militaire avait dit-elle pris la semaine; elle en profitait pour lever la jambe.

Marthe vient de quitter la brasserie du Lycée au grand contentement de ses amies sur le compte desquelles elle ne cesse de bavarder et cancaner. Puisqu'elle a volé rentrée de nouveau sur le cours Vitton, témoin de ses exploits passés, nous conseillons à cette pécheresse qui fut tour à tour fille d'auberge et courtisane, d'être plus discrète et réservée à l'avenir envers ses amies, car nous nous verrions obligés de raconter sur son compte un tas de petites histoires qui certes ne lui feraient pas plaisir ainsi qu'à certain petit hussard de ses amis.

A bonne entenduse salut.

La petite Adeline de la brasserie Marseillaise, soupait tranquillement avant-hier au soir dans un salon de l'Assommoir en belle et nombreuse compagnie.

Tout allait pour le mieux et l'on allait arriver au dessert lorsque sur le seuil apparut son jeune protecteur: cris, tapage, bris d'assiette. Rien n'y fit, la belle fut obligée toute confuse de regagner le domicile conjugal suivie de près par son nabab qui paraît-il s'entend à merveille au maniement de la canne.

Allons Adeline soyez plus sérieuse à l'avenir et quand vous aurez de pareils tours à jouer, faites-le plus adroitement.

Signalons une nouvelle petite dont nous n'avons pas encore parlé: Elle a deux noms Joséphine, et autant que je puis le croire, elle a été domiciliée dans le quartier Saint-Jean, aux alentours du Palais.

Très jolie de figure, elle a des formes opulentes qui font encore mieux ressortir le monumental chapeau que nous lui avons vu un soir.

Ah! à propos! c'est ce soir-là que nous

avons entendue apostropher si aigrement son nabab, le conducteur des ponts et chaussées. «C'est fini, ne viens plus! je ne veux plus te parler,» lui disait-elle.

Allons, toute belle, soyez moins méchante; votre amant est, dit-on, un nabab bon teint; allez au moins quelques égards pour lui. Peut-être vous sera-t-il très utile un jour?

Joséphine de Suez se plaint amèrement d'être délaissée par ses amants et ne peut se consoler de leur ingratitude. Assurément, chère Joséphine, vous n'en ignorez pas le motif, ou si vous paraissez l'ignorer, c'est un grand tort de vouloir jouer l'hypocrite.

Quand vous aurez des cadeaux à faire celui que vous avez fait à un de vos amis, abstenez-vous de toutes relations, et à celui-ci je lui dirai: soyez moins volage et rappelez-vous qu'il n'y a pas de roses sans épines.

Toujours heureux de rendre service aux éblouissantes Lyonnaises, nous croyons devoir avertir Marie, l'illustre couturière de la rue Bourbon, qu'il serait prudent de renoncer fermement aux sorties qu'elle fait presque tous les soirs, ainsi qu'aux farces qui doivent s'en suivre.

Souvenez-vous, petite, que certain adjudant que vous espérez épouser croit seul posséder votre cœur, et que, s'il apprenait la conduite que vous menez, il pourrait bien se faire qu'il renonce complètement à vous.

Connaissant votre bon cœur, nous ne doutons pas que, dès que vous aurez lu cet article, vous le couvrirez de... mercis.

La Marguerite conseille à sa corpulente amie Marguerite de Hautes-Epaules de ne pas absorber une si grande quantité de romèdes pour se faire maigrir et de ne pas autant se serrer dans son corset. Les romèdes peuvent lui faire du mal, et à force de se serrer, elle se donne la taille d'une poupe de peau.

Qu'elle n'en veuille pas trop à la Bavarde, cette chère amie, c'est un conseil pour sa santé, si précieuse à ses amis.

Jeune et belle Philo-Nana, ne regrettez plus le bonheur que vous causiez à votre amant, cet amant si cher et tant aimé; le pauvre chéri, loin de vous, toute des jours heureux, le sapin ne coule-t-il pas aussi?

L'opulente Louise de la brasserie Tercelet, amèrement Mestrievier est priée d'être un peu plus polie envers ses clients ou sinon, nous raconterons d'elle plusieurs petites histoires qu'elle ne voudrait pas que l'on sache. Attention, Louise, aux petits tourtereaux que vous apprivoisez car certain cuisinier pourrait le savoir.

Nous avons remarqué vendredi dernier, au concours hippique Madame Caro, dans un costume magnifique dont le modèle vient d'une première maison de Paris, car nous n'avions pas encore vu le pareil à Lyon.

Ledit costume était en satin-changeant et avait un redet de toute beauté, il était surtout, bien porté. Tous nos compliments à Madame Caro, sur son bon goût et à la couturière qui a montré son savoir.

Mesdames les mondaines lyonnaises, prenez exemple, si vous voulez être remarquées.

Il paraît que cette charmante dame, donne toujours de grande soirées chez elle, où toute la belle jeunesse lyonnaise est invitée.

Enfin, détestable Louise, vous ne pouvez donc pas changer, vous voulez donc rester toujours stupide, vous tenez à vous faire remarquer partout où vous allez.

Que faisiez vous samedi? à la brasserie Lfoud avec trois étudiants, vous en racolez pour toutes vos amies. Le conseil que je tiens à vous donner, c'est de respecter les personnes qui n'ont rien à faire avec vous, mettez-vous des fausses perruques de n'importe quelle nuance, nous n'y ferons pas attention, mais au moins si à la brasserie du Siècle, vous êtes toujours ridicule, ne le soyez pas dans les rues, et respectez nos amis, car nous pourrions vous apprendre la politesse.

Évitez-nous cette peine S. V. P.

Nous serions bien curieux de savoir, à qui est le petit bébé, avec lequel se promène tous les jours Jeanne la marseillaise à Bellecour et ailleurs. On nous a assuré qu'elle le prenait en location à vingt-trois sous par jour; voilà une réclame qui n'est réellement pas chère; si elle désire s'entendre appeler «maman» ce n'est pas difficile; il y a beaucoup de volontaires pour lui procurer cet innocent plaisir.

Nous conseillons à la fameuse Claudia de discuter avec un peu moins d'ardeur; ainsi mardi dernier, en passant devant sa porte, nous l'avons entendue dire à un monsieur «Non, ce n'est pas assez...» Quelle était la signification de ces paroles, nous laissons à nos lecteurs le soin de deviner.

La belle Hortence de l'Est, fera bien, une autre fois, de ne pas lâcher ses clients pour aller embrasser dehors, les différents messieurs qui passent.

Dimanche dernier nous avons été témoin d'une scène très drôle, qui a eu pour théâtre la brasserie des Jacobins, il s'agit de Marie Gauthier qui dans une bruyante discussion osait soutenir effrontément qu'elle était une femme sérieuse, je crois que la qualification de... belle petite... que lui avait adressée un consommateur n'était qu'une calomnie.

C'est un comble, on ne peut pas posséder une dose d'aplomb plus forte.

Marie la Boulotte est en quête d'un protecteur sérieux, elle assure souvent qu'elle en a bien un, mais nous savons de source certaine, que depuis longtemps déjà, il s'est retiré, s'étant aperçu de la légèreté de sa belle et de ses fréquentes visites chez Firmin ou à l'Assommoir toujours en compagnie de nouveaux amis.

Lucy de la place des Célestins n'ayant pas assez de trousseau pour son compte, se permet de se servir elle-même chez la belle Titine, de vêtements qui peuvent lui

être utile, pas plus loin que mercredi dernier, elle s'était appropriée d'un manteau, une chemise de soie et une paire de bas, en un mot tout ce qu'il avait de plus brillant. Eh bien, vulgaire Lucy, ne vous gênez point, il vous manquait quelque chose, prenez la peine de passer en nos bureaux, nous vous prions de bien vouloir vous ouvrir une souscription dont le produit sera destiné à vous offrir un trousseau complet. Nous vous attendons.

La belle Titine ayant été un peu fatiguée la semaine dernière nous devons rassurer ses nombreuses amies, que cette indisposition passerait complètement et que la belle Titine a repris mieux que jamais la gaité folle que nous lui connaissons.

Les toilettes au Concours hippique

Bon nombre de nos belles demi-mondaines assistaient dimanche au concours hippique. Nous avons remarqué plusieurs toilettes assez jolies, dont nous nous empressons de donner la description à nos charmantes lectrices.

Jeanne Feige — Costume soie grise, garnie de perles et de dentelles; bouquet au corsage — Beaucoup de goût et d'élégance.

Jeanne Jouard. — Très jolie, jupe dentelle noire, avec corsage de velours vert sombre; chapeau fort élégant.

Titine Eymard. — Actuellement en son château de la Titinière, s'est surtout fait remarquer par son charmant chapeau et son atelage magnifique. Le climat de Paris ne lui est pas favorable, car elle nous est revenue moins fraîche et moins jolie.

Anna Oberley. — Grande redingote très originale et qu'elle portait avec beaucoup d'élégance. Jupe assortie. — Nous la félicitons sur son bon goût.

Hélène Courtois. — N'és pas parvenue à éclipser ses amies les Lyonnaises par ses toilettes excentriques. Nous avons constaté qu'en revanche, elle avait de fort beaux bijoux.

LUCCIANI.

LE GUET-APENS DU GRAND-THEATRE

Parmi le public qui se pressait hier au Grand-Théâtre à la représentation de la Fille du Tambour-major bien des personnes étaient venues pour s'amuser des charmantes chansons de Simon Max et de Simon Girard, d'autres dans le but coupable d'attaquer notre directeur Benoît Loup. Ceux-ci n'étaient autres que MM. Git du Progrès et Schaffer, marchand de cravates, rue de la République. Ces deux marouffes s'étaient, comme à l'entrée d'une caverne, postés à la sortie du théâtre et lorsque M. Benoît Loup s'est montré, ils sont tombés sur lui à coups de canne.

Monsieur Benoît Loup qui n'était nullement décidé à se laisser assommer riposta par une vigoureuse bourrade à l'adresse de Monsieur Louis Git; celui-ci dont l'héroïsme est légendaire et dont la courtoisie n'a pas d'égal, se réfugia immédiatement à l'intérieur du théâtre où le suivit M. Benoît Loup. Après une rixe animée, les deux combattants escortés d'une bande hurlante de goumeux, de M. Jackson qui s'était avancé pour ramasser les chapeaux et d'un individu à mine de grec dont les journaux eurent souvent à s'occuper dans les chroniques judiciaires furent conduits au poste. Sa déposition faite au commissaire de police des Terreaux, notre directeur s'est retiré.

Nous avons remarqué la silhouette de monsieur Olivier se détachant dans la foule. Nous abstenant de tout commentaire relativement à ces chevaliers noctambules, nous laisserons nos lecteurs juger cette lâche agression, dont nous donnerons je plus amples renseignements dans notre prochain numéro.

LA RÉDACTION.

Chronique Théâtrale

Au moment où la saison théâtrale s'achève, sur notre première scène, un succès vient de surgir.

La Fille du Tambour-Major, grâce au précieux concours de Mme Simon-Girard et de M. Simon Max, fait salle comble à chaque représentation.

L'œuvre d'Offenbach a été montée avec un soin tout particulier, un véritable luxe de mise en scène.

Le tableau final de l'entrée des Français, à Milan, excite un enthousiasme qui tient du délire.

Malgré les souvenirs amers que lui ont laissés nos désastres de 1870, le peuple aime toujours l'armée et il applaudit à ces exhibitions militaires qui lui rappellent les beaux jours du passé.

La figuration est très complète: une musique militaire toute entière exécutée au défilé le Chant du départ et un véritable bataillon de soldats aux costumes si brillants du premier empire, vient faire la parade sur la scène. Pour donner plus d'éclat à cette mise en scène on a ajouté quelques cavaliers.

Le drapeau français flotte de toutes parts, c'est une véritable avalanche tricolore. Peut-être eût-on bien fait d'y entremêler

quelques drapeaux aux couleurs italiennes, au point de vue de l'exactitude et pour rompre l'uniformité des couleurs françaises.

Mme Simon-Girard et M. Simon Max, ces deux excellents artistes ont été trop appréciés dès leur première apparition dans le même ouvrage, il y a deux ans.

M. Chambéry fit un admirable tambour-major, sinon comme taille, du moins comme talent.

M. Dubouchet, dans le rôle du vieux marquis, a su faire oublier le souvenir de M. Maugé qui y paraissait inimitable.

M. Maris ne mérite que des éloges. Il a rendu fort convenablement le rôle du lieutenant Robert.

Mlle Rivieri est charmante sous l'habit de cantinière.

MM. Nerval, Sernin, Dubouchet tiennent consciencieusement leur emploi.

L'orchestre et les chanteurs sous l'habileté direction de M. A. Luigini font merveille.

En somme brillant succès.

Au Théâtre-Bellecour. Serge Panine continue à passionner la foule. Le succès est toujours grand.

Grâce à de nouvelles conventions, la troupe du Gymnase pourra donner quelques représentations supplémentaires à celles annoncées d'abord.

Nous nous en félicitons.

M. Lévy, chef d'orchestre du Théâtre-Bellecour, a adressé à M. Delaroche, directeur du Progrès, la lettre suivante:

Monsieur, Vous avez cru devoir me déclarer, il y a un mois, que les artistes qui ne faisaient pas imprimer chez vous leurs affiches ou leurs prospectus, n'avaient pas à compter sur la bienveillance de vos rédacteurs.

Je pensais cependant qu'ils ne perdraient pas leur droit à votre stricte équité.

Or, vous m'avez choisi pour inaugurer à Lyon la série de vos «avertissements aux récalcitrants», de quoi je n'ai pas à me plaindre étant justiciable de l'opinion publique que vous avez pour mission (je ne dirai pas «pour devoir», vous vous moqueriez de moi), de représenter.

Mais ce que vous inaugurez aussi, c'est la série des éreintements à l'adresse des artistes qui apportent leur concours gratuit à une fête de bienfaisance ou à un concert d'une de nos grandes sociétés lyriques.

Justifié par la presse, considérant comme une tradition, de faire trêve, ces jours-là, à toute attaque violente et on se traitait comme des gens de bonne compagnie qui se rencontrent en visite chez un hôte commun.

Vous n'êtes pas de cet avis.

Mais de cela encore je ne me plaindrai pas, votre droit restant entier, si, à propos du concert de l'Union gauloise vous n'avez cru devoir dépasser toute mesure dans les quelques lignes que vous me consacrez dans vos colonnes.

De la part du Progrès qui — avant les affiches — me traitait d'une façon trop flatteuse pour que je la reproduise ici je ne veux retenir que cette petite perfidie dont le but fort apparent est de mettre le public en garde contre mes capacités de professeur de violon.

Je ne la qualifierai pas, je ne m'élèverai pas contre votre compétence artistique, je me contenterai de reproduire ce que vous imprimerez, quand j'ai quitté le Conservatoire, sur le compte non pas de l'artiste, qui est au-dessus de ces misères, mais du professeur qui vit honorablement de son professorat.

Nous apprenons que M. Lévy, l'excellent chef d'orchestre du théâtre Bellecour, vient d'être remplacé dans les fonctions de professeur au Conservatoire, qu'il remplissait avec distinction depuis la fondation de cet établissement.

Depuis l'époque de sa nomination, sa classe a remporté huit premiers prix et sept deuxième prix; la plupart de ses élèves tiennent honorablement leur place dans les principaux orchestres de Lyon; ceux d'entre eux qui ont été désireux de parfaire leurs études ont été admis à l'unanimité au conservatoire de Paris, où l'un d'eux a obtenu au dernier concours le premier prix de violon.

A la suite des succès de sa classe, M. Lévy a été nommé officier d'Académie en 1876.

Le public appréciera.

Je vous prie, et au besoin vous requiers de publier cette lettre, et j'ai l'honneur de vous saluer.

A. LÉVY.

Certains journaux de Lyon, le Progrès en tête, nous accusent de pornographie et de chantage auprès de certaines demi-mondaines. Quand on accuse, il faut des preuves, et le Progrès s'est borné à lancer une accusation sans fournir aucune explication à l'appui de ses énormes calomnies. Nous le mettons au défi de jamais nous contredire sur ce point.

Nous donnons ici des preuves flagrantes d'une tentative de chantage que le sieur Delaroche a essayé de faire aboutir auprès de M. Lévy, notre consciencieux chef d'orchestre du Théâtre-Bellecour. Nous dénonçons le journal le Progrès de se disculper de cette accusation que nous proférons hautement.

Accusés également de pornographie, nous prions nos lecteurs de juger qui de nous ou du Progrès attente le plus à la morale publique.

Le sieur Delaroche donne en prime à ses lecteurs les obscènes gravures des Contes d'Amour qui sont une atteinte directe aux bonnes mœurs.

La Bavarde chatte le vice, mais elle n'a que faire d'un mercantilisme crapuleux. Les gens honnêtes apprécieront.

DE SAINT-SAVIN.

AU PALAIS

Nous avons comparu samedi devant le Petit Parquet.

La vindicative Elodie Valois, craignant sans doute quelque attaque de notre part, s'était fait accompagner d'une ribambelle de bons amis; en voici la liste:

Schoffer, marchand de cravates, rue de la République.

Boisson fils, marchand de toiles, rue de l'Hôtel-de-Ville, angle de la rue Poulailherie Jackson, sans profession, demeurant cours Morand.

Loiseau, rédacteur au Lyon Républicain.

Git, rédacteur au Progrès.

Deux ou trois grosses dames à mines de marchandes à la toilette, figuraient aussi parmi l'escorte d'Elodie Valois.

Le nommé Schoffer, interrogé au sujet de la bataille, a balbutié de la manière la plus triste, et s'est enfoncé avec tant d'habileté, que le substitut a dû renoncer à l'entendre.

Elodie Valois après avoir dit, que nous l'avions frappée ce en quoi nous l'avons vigoureusement démentie a déclaré que nous n'avions jamais tenté de la faire chanter, mais que le sieur Lecocq, lorsqu'il essaya de fonder un journal destiné à combattre la Bavarde, l'alla trouver pour lui proposer de publier ses hauts faits, dans la feuille qu'il avait l'intention de faire paraître.

C'était là de la réclame et non du chantage, fit judicieusement remarquer le substitut qui, après avoir beaucoup ri aux dépens d'Elodie et de sa séquelle de témoins, l'a renvoyée ainsi que notre directeur Benoît Loup, devant le tribunal de simple police.

ÉCHO'S DE LA PROVINCE

Saint-Etienne

INDISCRETIONS STÉPHANOISES

Une mésaventure arrivée à Céline et à Alice la Gréelle à la brasserie de la gare.

Il était passé minuit. Elles entrent accompagnées de deux types. On commande des consommations, on boit, on cause, on rit, en un mot la gaité règne en maîtresse.

Ils se décident cependant à partir — C'est le quart d'heure de Rabelais.

— Payez, mesdames, disent les deux types. Tête des femmes.

— Mais je n'ai pas le rond, objecte Céline.

— Moi non plus, ajoute Alice.

— Arrangez-vous comme il vous plaira, mes chères enfants mais nous ne paierons pas, répondent les deux hommes. Le patron intervient. Il ne veut pas donner à l'œil.

— Chacune de nos deux hêbés ressemblait fort en ce moment, à un renard qu'une poule aurait pris. Elles cherchent dans leurs poches, les tournent, les retournent si bien, qu'à la fin Alice trouva une pièce de cinq francs.

Elles poussèrent un immense soupir de soulagement, payèrent la dépense et s'en allèrent honteuses et confuses — jurant, mais un peu tard (il était une heure du matin), qu'on ne les y prendrait plus.

Alice et Céline, vous qui allez par monts et par vaux, de jour et de nuit, cherchant le rédacteur stéphanois de la Bavarde, l'occasion s'offre splendide ce soir-là, car il était à quelques pas de vous et cette petite scène l'a fort divertit; je vous le jure. Maintenez encore, il rit de l'ahurissement profond que produisit en vous le «payez mesdames».

Payez, mesdames, moi aussi sublime que bref et qui peut marcher de pair avec le «qu'il mourût» de Corneille.

L'un le sublime du classique, l'autre le sublime du naturalisme.

L'échauffement de la lutte — et les consommations — donnaient à ses joues des tons d'un rose vif. Elle s'arc-boutait — sous le corset qui les tient captifs, ses deux seins se raidissaient, faisant craquer le fin tissu. Par instants, de sa vaste poitrine sortait — saccadé — un ahah sonore, le ahah du mitron qui, au matin, travaille la pâte.

Elle était presque belle ainsi, la grosse Maria de la maison Dorée, mais d'une beauté étrange, invraisemblable. Avec sa haute taille, ses épaules carrées, ses formes puissantes et son musculaire biceps — belle à être aimée d'un Titan.

Elle avait bu, toute la soirée. Si trop parler nuit, trop liquer chéris. Aussi Maria tenait-elle une cuite carabinée. La colère lui est facile et nécessaire, paraît-il, lorsqu'elle a bu, car elle ne trouve rien de mieux que de se quereller, à minuit, avec un homme dans la salle même de la maison Dorée.

C'est alors que nous la vîmes suant, transsudant, cherchant à tomber son adversaire.

Credieu, en la voyant ainsi, l'honorable corporation de la Halle ne l'eût pas désavouée, peut-être l'eût-elle d'emblée, proclamée présidente.

Le patron eut mille peines à faire cesser cette scène de pugilat qui m'avait fort récréé, et que je m'empresse de vous conter. Faut-il ajouter que depuis lors, Maria n'est plus à la maison Dorée?

Je me frotais les yeux, croyant rêver, tant la chose me parut surprenante, invraisemblable, incroyable.

Et cependant rien de plus vrai. Croiriez-vous, mes chères lectrices, que Louise l'aïtière apprend à coiffer.

Elle a compris que le temps du succès est éphémère, que les hommes sont changeants et ne voulant pas se livrer sans résistance à la déchéance, elle se fait coiffeuse. Cela vaut mieux à coup sûr que de se faire chiffonnière.

IRMAUS (de Chanay).

Après Lyon, Grenoble, après Isabelle, Marthe. Nous nous empressons d'ajouter que nous n'établirons pas de parallèle entre Marthe et Isabelle, nous remercierons même les grenoblois de nous avoir donné Marthe la brune. Elle nous a paru en tous points charmante et fort gracieuse. Elle a du reste, beaucoup de chic, la taille fine et bien cambrée, et un pied que n'eût pas désavoué Cendrillon. Aussi, c'est avec un bien réel plaisir que nous lui souhaitons la bienvenue. Espérons que pendant longtemps, elle nous servira à la maison-dorée des bocks et des sourires et que la Bavarde n'aura pas à la flageller. Et si nous devons la débâiller que ce soit dans l'intimité du tête à tête, dans le salon capitonné, — aux éblouissants parfums et non dans ce journal, aux yeux de toutes nos lectrices.

Amis d'Alice, pleurez! La belle grêlée quitte Saint-Etienne. Elle nous a appris, hier, cette nouvelle qui nous a douloureusement surpris.

Un désespoir d'amour est la cause de ce départ.

Elle aime à la folie un beau jeune homme, elle lui a plusieurs fois avoué son amour. Cela le laisse indifférent. — Il la dédaigne. — Alors, désespérée, elle abandonne Saint-Etienne, en compagnie d'un monsieur, ils iront à Genève, puis à Paris, disait-elle. — Elle se propose, en somme, de voyager pendant longtemps. — C'est le sort des grues.

Nous avons plusieurs fois vu entrer la petite Joséphine, dans le salon du café du Théâtre. Nous la prévenons charitablement que la Bavarde a l'œil sur elle et notera tous ses déréglés. Nous espérons que cet avertissement la fera rentrer dans le droit chemin qu'elle vit à peine de quitter.

IRMAUS (de Chanay).

A nos lecteurs.

Votre chroniqueur stéphanois, mes belles lectrices, est au désespoir. Obligé de quitter Saint-Etienne — pour plusieurs mois peut-être, — il se voit contraint de cesser ses causeries hebdomadaires.

Il ne vous quittera pas cependant, sans vous remercier bien sincèrement du gracieux accueil que vous lui faites et à deux mois. Son seul but était de vous distraire et de vous amuser. Il se trouvera suffisamment payé de son travail, si parfois il a pu vous faire sourire, car, il estime plus que l'or, le sourire d'une jolie femme.

Il vous demande une grâce avant son départ, c'est que vous l'accueilliez avec la même bienveillance lorsque, dans quelques mois, il vous reviendra.

Il vous baise les mains.

IRMAUS (de Chanay).

Eh! ma petite Joanne la frisée, ou cours tu comme cela, serait-ce après ton ferblanterie? N'y crois pas, car il me paraît trop peu épris de ton restant de m'â-ton dit: toutefois il en reste. Mais que va-t-on dire: désespérée de ne pouvoir trouver un homme chic, (ainsi que tu les appelles) tu te déciderais à chercher à l'étranger un asile plus hospitalier. Mêle-toi ma charmante; la Suisse est entourée de montagnes, mais ce ne sont pas des montagnes d'or. Et puis aurais-tu délaissé la ville de Bordeaux où tu devais établir le nid de tes amours?

Les bordelais et les suisses sont moins charitables que les stéphanois; seulement de moindres-toi un peu; tu as déjà beaucoup perdu de tes anciennes splendeurs et crois-moi le manteau gris uniforme accoutumé de nos belles lyonnaises ne sied guère à ta tournure.

Il me semble aussi que t'ai aperçu au tir du cours St-André, j'ai

indiscreté aurait pu lui dire: « Pauvre ami! quel simplicité! Apprends donc que l'objet de tes vœux travaille en chemise... je veux dire en robes; que longtemps elle a vadrouillé en compagnie d'un robuste charpentier, qui a promené ses appas ramolis et ses yeux ouverts dans tous les villages des environs. Elle a même, à l'heure du lit, de nos trottoirs! Estime-toi heureux qu'elle t'ait lâché à temps, car à moins d'être un autre Hercule et de pouvoir renouveler celui de ses travaux qui fut si cher aux 50 amazones, tu aurais pu... sur le mastic. Sache donc qu'en te quittant, elle court allonger son échine onduleuse auprès d'un vaillant modèle (elle a honte de confier cet amour à ses amis).

Tu ne lui ressembles guère! Une paire de bétycles vient au secours de ses yeux ouverts, toujours il suce le tuyau d'une énorme pipe; encense le plafond d'une fumée épaisse, couvre le parquet de crachats sans nombre, et observe un silence profond. Que te dirai-je encore? Il ne souffre pas que madame aille au théâtre, quand il y va lui-même. Si quelque amie offre à madame une place à côté d'elle, et des bonbons; n'osant trop protester, il vient sucer quelque douceur, mais ne sait pas en offrir.

Dependant il a une qualité, et une rare qualité. Cet homme est un... et se vante à 40 ans, et madame aime beaucoup cette amie. Si tu avais acquis quelque réputation au jeu d'amour, tu pourrais aspirer à la remplacer; mais auparavant, exerce-toi, fais-toi une réputation, appelle au besoin la cantatrice à tes secours, ou rengaine tes envies. Quand tu seras un artiste émérite, entre en campagne avec une... mitrailleuse perfectionnée, ou un canon Krupp, tu vaincra mieux encore, la place ne résistera pas longtemps; tu y planteras ton pavillon, et tu contribueras pour la part à orner le front d'un certain vicier qui fera bientôt d'elle une rentière; ce lui barbon, dit-on, paie bien les cornes qu'on lui plante.

Hein! l'ami, nous voilà loin des chants du rossignol! Quoi qu'elle en dise, n'oublie pas qu'Adèle trouve un revolver et Krupp plus poétique qu'un rossignol.

L'écuses-tu dit, l'écuses-tu cru!

UN INDISCRET.

Dimanche dernier j'allai avec un de mes amis à Velars où c'était jour de fête.

En y arrivant, comme j'avais une soif ardente j'enjambai la buvette champêtre du père Fouau, établie sur la place de la fête, boire un bock. Je venais de voir mon vert que je vois à une autre table, ô surprise, deux cocottes connues de tout Dijon, aux costumes noirs en soie, aux chapeaux mousquetaires avec leurs chérubins, l'un petit, tout boutoné sur la figure et l'autre grand, sec.

La plus petite, celle aux yeux gris-verts, au nez pointu, au nord de cravate, dentelle blanche et rouge, attendait impatiemment l'ouverture du bal.

A quatre heures emportant son pigeonneau elle alla au bal qui venait de commencer et là, sautant, cabriolant, avec légèreté elle faisait l'admiration des paysannes.

L'autre était immobile près de son amoureux, elle aurait bien voulu faire un quadrille, mais celui-ci ne savait pas danser, tout à coup elle se trouva seule, elle venait d'être douloureusement laissée par son client sans être prévenue.

De là un va-et-vient dans les rues de Velars pour le rechercher. Moi n'ayant plus longtemps resté à la fête je ne pus connaître le résultat de la recherche et aujourd'hui je viens la demander à la pauvre cocotte ébahie.

PASSE-PARTOUT.

PAUVRE BAVARDE! Tout le monde conspire contre elle, il n'y a pas jusqu'aux adresses d'atelier qui viennent des mesures sèches pour empêcher que cette fille, qualifiée par elles d'immorale, ne parvienne dans le sanctuaire de la couture. J'en connais une que je pourrais citer, qui tous les jeudis à midi fait passer une visite à ses charmales pensionnaires: la rumeur l'accuse même de fouiller à l'instar des poétiers les plus habiles, dans les endroits les plus recelés de la personne de ses ouvrières pour tâcher d'y découvrir l'objet de sa terreur.

Mais c'est peine perdue, quelque pauvre petite, cette fois-ci, n'a pas eu de la sorte le moyen d'introduire le fruit défendu.

En parlant de brunette, l'infortunée Peau de Zocco avait jeté soir en compagnie de son inséparable Mélanie dans les environs de la place d'Armes; elle tenait à la main un numéro de la BAVARDE qu'elle brandissait avec fureur et de concert avec son ami vomissait des imprécations horribles contre l'insolent qui avait osé médire de sa vertu passée.

Mais consolez-vous, belle Maria aux cheveux noirs, et attendez le jour de demain, aujourd'hui c'est celui de vos anciennes voisines, la blonde Titine.

C'est une des habituées de la Renaissance et de l'Alcazar, je n'ai pas pu y aller une seule fois sans que sa petite figure rechignée vint frapper mes regards; elle trônait là, au milieu des Panade, des Andréa, des Marie Gauthier, enfin de toutes ces hétaires autrôles à la mode. Il y a longtemps déjà que je voulais dévoiler au public les turpitudes de cette biche encore jeune qu'elle a que vingt-trois printemps, mais les renseignements me manquaient, aujourd'hui je les possède, écoutez donc chères lectrices.

Titine vit le jour sur les bords de la Saône, dans la cité qu'ilustre Cochebrug, elle poussa vite comme les mauvaises herbes et à quinze ans elle fréquentait déjà assidûment la Colisée et levait la jambe d'une façon fort canaille. Mais hélas! elle ne devait avoir qu'un médior succès; ce fut la garance qui lui ravit sa vertu, elle passa de là au calicot, puis roula pendant près de cinq ans sans autre protecteur qu'un malheureux clerc de notaire, qui la bâchait, parait-il, joliment mal. Enfin, un beau matin la pigeonne quitta le colombier et prit son essor vers Dijon; Elle rêvait la fortune, elle ne trouva que la déché et autre chose... qui lui valut une indisposition d'un petit mois, absolument comme Zocco; qui se ressemble, s'assemble, dit le proverbe.

Après avoir vu la Musette d'un étudiant, elle revint à la garance; cette fois l'infanterie ne lui suffisait plus, il lui fallait des bottes (comme à Justine), et ce fut un dragon qui pendant quelque temps partagea son cœur et son lit.

Mais tout passe, le conditionnel partit et Titine chercha à nouveau à qui offrir ses caresses. Oh! alors les amants affluèrent, et de-

puis cette époque ils ne se comptent plus; on voit successivement défilé, cirouillardis, mille pattes, hussards à quatre roues, voilà pour l'armée, voyageur en sucre de pomme, potards, marchands de cannelle, voilà pour les civils; on prétend même, horrible dit-on, que la belle enfant ne ferme pas sa porte aux potaches et qu'elle voit préférer même souvent à ses autres clients. Pourquoi? probablement parce qu'ils font bien les choses.

Ces quelques lignes vous permettront, chères lectrices, d'apprécier les talents de cette impure; je pourrais, au besoin, en dire davantage, mais j'ai encore une courtisane à passer au laminer.

Une simple question, Robertine, pour en finir avec vous; pourquoi portez-vous des dentelles aussi montantes? Vous avez la gorge assez bien faite; pourquoi nous en refuser la jouissance vue? Vous vous forceriez à faire de fausses suppositions.

Décidément Dijon est devenu le dépôt de Chalon!

Avant-hier soir je me promenais sentimentalement, la canne sous le bras, le cigare aux lèvres, quand, ô surprise, j'aperçus Titine avec une compatriote Claudine D... vulgairement Clotilde, une vertu qui arrive en ligne directe de Chalon.

Oh! vous la connaissez déjà, elle fit l'an dernier un stage de quelques mois dans notre ville, mais elle en repartit bientôt criblée de dettes!

La voilà revenue; c'est une femme épatante, un esprit romanesque, s'il en est; elle pousse de temps en temps le chic, pour faire parler d'elle, jusqu'à manquer de se tuer. Nous en sommes déjà à la deuxième représentation. La première fois elle s'est jetée à la rivière; mais, vous savez, il existe une certaine race d'indigènes qui a le privilège de surmener, c'est ce qui arriva à notre belle petite; elle en fut quitte pour un gros rhume de cerveau!

La seconde fois, elle recourut aux grands moyens: le sempiternel revolver lui vint en aide et, ma foi, elle s'endormagea un peu le cuir, peu s'en fallut qu'elle n'y restât. Revenue à la santé, elle se remit à vadrouiller de plus belle; chaque soir, on la voyait au bras d'un nouvel adorateur, mais il paraît que les affaires marchaient mal depuis quelque temps puisqu'elle a pris le parti de se réfugier.

Entre nous, Clotilde, vous avez bien fait de quitter Chalon, vous y étiez, n'est-ce pas, plus connue que le loup blanc, mais vous comptiez sans la BAVARDE qui outre ce petit avantage-gout sur votre passé, va révéler au Dijonnais jusqu'à vos moindres actions.

Vous n'avez qu'à marcher droit, sinon.

GARAMBRAFFÉ.

C'est égal! si j'étais à la place du vieux de Lucie P... de la rue Dubois, je ne la laisserais pas courir au bal, surtout par un jour de pluie et lorsqu'il est occupé ailleurs.

Cette aimable demoiselle profitant d'un instant de liberté, est allée danser à la Gaieté, avec un charmant soldat, elle a même daigné reconnaître sa cousine Annette (une peau de plus belle eau) chose qu'elle n'avait pas fait depuis trois ans.

Puis, lorsqu'elle a eu bien chahuté et dansé le cancan tout le tantôt, elle s'est fait reconduire par son danseur, à qui elle a galamment offert son bras et son parapluie.

Ma chère Lucie, je conçois que la rue d'Armes n'est guère carrossable surtout par un jour de pluie, mais pourquoi diable ne troussiez-vous tant vos jupons, est-ce pour faire admirer vos mollets? Non je ne pense pas, car vos asperges n'ont pas encore acquis leur degré de maturité, surtout dans la saison où nous sommes.

OU IL EST DÉMONTRÉ QU'ON PEUT VOIR DEUX LUNES EN MÊME JOUR.

Adèle, chère mignonne, ton souvenir ne nous quitte point et tant plus je te fais tant plus je te aime encore.

Dependant tu ferais bien de ne pas te présenter à moi de la même façon que dimanche dernier.

Quelques dames belles et honnêtes affirment que tu n'aurais rien de plus à leur offrir que de leur offrir un objet de ta terreur.

En vain vous caressiez à coups de bâton les côtes du chaleureux animal, il n'en montrait que plus de fureur et ne répondait à vos coups que par des crépitements sonores et odorants qui devaient agréablement chatouiller ta narine dilatée par l'action...

Alors on vit des choses mirifiques... tu te couvris la face de ton voile noir, car tu portes le deuil d'un cher époux depuis longtemps oublié; la laitière par trois fois se signa et voua son âme aux puissances infernales; on dit même que Pluton répondit à son appel et montra sa tête en colère.

Le pauvre âme en perdit l'équilibre et tomba piteusement la face contre terre. La secousse vous fut fatale et toutes deux, comme un seul homme, vous fîtes la culbute; on dit même que ton nez alla distendre le sphincter de l'âne et y graisser sa face externe.

Dependant Boree qui soufflait avec force,

s'introduisit indiscrètement sous vos draperies, et les ouvrant avec violence, découvrit, à la face du ciel et aux yeux des mortels épatés, deux lunes rubicondes. L'une était son premier quartier, c'était la tienné; l'autre à son dernier, était la propriété de la laitière. Un vase de lait renversé par le choc arrosait la croupe frémissante, tu laissas par pudeur ta compagne que par intérêt. L'une et l'autre, sans cadence, vous agitez en l'air vos tibiais mis à nus et caresses par la brise, et Phœbus du haut de la voûte azurée versait des dôts de lumière sur vos lunes éblouies. Un passant qui les vit, affirmé même, que peut-être, tu pourrais avec avantage transposer les visages. Moi je crois que tu peux encore attendre, mais voilà bien celui que tu portes par derrière, car le soleil du printemps pourrait en noircir les traits.

Adèle, quand tu confieras à un âne le soin de transporter ta personne, s'il lui prend quelque fantaisie, cramponne-toi bien, et ne t'expose pas à la dure nécessité de montrer gracieusement tes charmes aux indiscrets.

THALASSIUS BASILIDES DE POLINDRECK.

Vous vous étouffiez que Maria ait disparu de la circulation pendant une quinzaine de jours, cela n'a rien de surprenant si toutefois je puis en juger par moi-même. Ladite jeune fille m'a gratifié d'un petit coup-de-pied de Vénus, et quelle n'a pas été ma surprise, chez le pharmacien guérisseur spécialiste de ces sortes de maladies, demeurant rue Chaudronnerie qui, je puis le dire rend de véritables services à l'humanité souffrante (j'en suis un exemple) de rencontrer la belle Maria emportant un énorme paquet de produits pharmaceutiques.

Le temps passé sans l'apercevoir a dû être employé à l'absorption des médicaments et j'espère (non plus pour moi, mais pour les autres) que cela a dû produire bon effet, car depuis une huitaine elle paraît plus guillerette qu'auparavant, je laisse supposer pourquoi.

UN ETUDIANT.

Lecteur assidu de la BAVARDE, je suis étouffé que relatait les scandales les plus saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Vous chronique, cite les hauts faits de ces dames, mais, pourquoi ne pas citer ceux de ces messieurs... Pourtant la moisson serait bonne. Si vous alliez rue Condé dans une maison renommée. Si vous alliez encore rue Berberzie, que trouveriez-vous?

Vous ne trouveriez pas le sexe faible agréablement représenté, les yeux saillants de notre bonne-ville de Dijon, vous n'avez pas eu encore un correspondant, qui vous tienne au courant de ce qui se passe, moitié à Dijon, moitié à Marsannay.

Mais assez babillé pour cette fois, d'ailleurs on vient de m'en apprendre de raides; il faut que j'aille aux renseignements.

A hultaine, alors.

YAU-DE-POËTE.

Je me demande comment ce cher Hilson et celui qui voudrait l'être ont pu trouver des charmes dans la mastodontale personne qu'on appelle svelte, idéale, vaporeuse, la dilatée enfin, je n'ai jamais pu découvrir en elle autre chose que de la répulsion et du dégout.

Cette voix, qu'ils qualifiaient de mielleuse, n'a du miel ni la douceur, ni le parfum, car elle ne consiste guère qu'en des termes grossiers accompagnés d'un goût qui vous tient à distance et que je ne peux définir.

Quant à ses appâts, ils ont pu être rebondissants il y a quelques années, mais, triste destinée des choses d'ici-bas, de même qu'une pailleuse, ils ont perdu avec le temps et l'usage surtout leur élasticité primitive.

Qu'on put voir les deux collaborateurs de la BAVARDE dans cette futilité, comme le dit si bien l'un d'eux? Des yeux cherchant à sonder votre générosité; une qui est loin d'être gracieuse et qui cherche à miter à un langage d'ouvrière en robes un accent parisien des plus osmiques.

J'oubliais de parler du cou; un observateur l'aurait vu très souvent, recouvert d'une teinte jaune plombée s'accroissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'un lavage arrivant trop tardivement, vienne jeter un peu de blancheur en cet endroit qui devrait toujours en avoir.

Croyez-moi chère vic... lavez-vous plus souvent et surtout et surtout n'essayez pas de parler comme à Paris, cela vous sied trop mal.

Et vous, chers lecteurs, qui désirez connaître cette jeune ingénue, je dirai que son premier à l'oiseau sert d'habitation et que son second borde les rivières dans les grandes villes.

UN QUI NE TIENS PAS DU TOUT A L'ÊTRE

Charade

Mon premier est voyelle

Paris est pris sans elle